

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

En mémoire " évangélique "
solidarité avec les immigrés

De l'assistance à la libération
les tâches actuelles
de l'Eglise
en milieu africain

Ce pain pourra-t-il
entrer en Eucharistie
Chaque jour
je vais chercher le pain
" Frotter " notre vie,
celle du monde, à un don

Reconnaître le judaïsme

La Foi dans l'histoire
et dans la société

Echo
chantier 81-82

**L'Occident doute de lui-même.
Et il découvre qu'il n'est plus qu'un accident :
pour surmonter ses propres contradictions,
il lui faut avoir l'humilité de boire à d'autres sources.**

Jean-Marc Ela.

Sommaire

	Pages
<i>Solidarité avec les immigrés</i>	
En souvenir « évangélique » Louis-Marie Berland	2
Les vaches ont bien couché dehors, cette nuit Jean-Claude Bonnaud	5
Vous nous avez pris la parole Claude Huret	7
Lynchés à Saint-Chamas Philippe Chautard	10
<i>De l'assistance à la libération, les tâches actuelle de l'Eglise en milieu africain</i>	
Jean-Marc Ela	14
<i>L'Eucharistie aujourd'hui</i>	
Ce pain-là pourra-t-il entrer en eucharistie Jean-Pierre Margier	39
Chaque jour, je vais chercher le pain Henri Trouillet	42
« Frotter » notre vie, celle du monde, à un don Pierre Raphaël	45
<i>Reconnaître le judaïsme</i>	
Eric Brauns	49
<i>Un livre :</i>	
La foi dans l'histoire et dans la société L'équipe théologique	57
<i>Echo : chantier 81-82</i>	63

En souvenir "évangélique"

Louis-Marie Berland

La solidarité avec le travailleur étranger-émigré, je la vis tous les jours, « banalement », au travail, en posant des rails sur les voies de la S.N.C.F. Mais pour être honnête, je dois préciser que je ne la vis pas sans connaître, au-dedans de moi, un certain racisme. Je crois devoir employer ce mot. Il m'arrive, en effet, d'être parfois réellement en colère et de « gueuler », les traitant d'inconscients ou de paresseux ; leur disant : « C'est à croire que vous le faites exprès ! » ; et je m'estime d'une race supérieure, plus rationnelle. Ayant choisi de rendre service le plus possible, il m'arrive de trouver que certains, pas toujours les mêmes, en abusent. Alors, sèchement, je les envoie promener ... Avec déception, il m'arrive de constater qu'au fil du temps je ne me bonifie pas ... Cependant, il y a des rappels à l'ordre et des appels à ma foi.

AVEC LES IMMIGRÉS —

Je garde, en souvenir « évangélique », certaines paroles de copains de chantier algériens : « Pourquoi, tu n'es pas aussi gentil et patient avec nous, comme tu étais avant ? — Toujours, tu dis : " Je n'ai pas le temps ! " ou " Encore ? " ».

« Tu es trop pressé ... Toi, qui es marabout catholique, je me demande si tu fais bien la prière. Moi, quand je fais bien la prière, je sais ce que c'est la part de Dieu dans le cœur de l'homme, et je fais attention à mes frères » ...

« Tu sais, loin de chez nous, tout seul, on n'est pas fort. Les enfants, la femme, la famille, ils sont loin. Des fois, on pense ; on est triste. Il nous faut de l'amitié, de la joie ; que tu nous écoutes, ça fait beaucoup de bien, et pour ça, on vient te voir, pour un papier, une adresse ... Et si après on oublie de l'envoyer, ou bien on le perd, on revient te voir. Tu nous aides. Je crois que tu peux comprendre ça ». Un autre ajoutait : « Oui, quand tu nous a engueulés, tu reviens bon camarade, tu fais le premier pas ; mais nous on est sensible et tu nous a blessés ».

Tenir compte de l'autre, vouloir communier à son espérance, pour une joie authentique, ce n'est pas facile tous les jours. Porteur de la Bonne Nouvelle, je trouve « providentiel », au sens pleinier de ce mot, les rappels à l'ordre des copains.

Deux réflexions encore qui, pour moi, ont saveur d'Évangile. Elles remontent à 1974. Sur un chantier où nous étions une bonne quarantaine venant de sept nationalités, un vieux Portugais me dit : « Louis, il n'y en a qu'un seul de son espèce ; tu es le seul Français. Alors, tout seul au milieu des étrangers, tu es, toi aussi, une saloperie d'étranger. Eh bien ! je suis content. Ça me fait rire quand je pense à dimanche, où j'ai entendu parler de ces saloperies d'étrangers, en me promenant dans la ville » (un chef-lieu de canton limousin de 2.500 habitants). Un noir ivoirien d'ajouter : « Qu'est-ce que c'est : moi Français, moi Italien, moi Turc, moi Portugais, moi noir, moi blanc, moi brun ? On est tous pareil ; tous on travaille et tous on est des hommes. Eh oui ! Tous on est capable d'être ensemble, de rire ensemble ».

Parmi les compagnons de travail, les Turcs, malgré leur séjour plus bref, ont spécialement marqué. Une amitié plus forte nous a marqués. Je

suis allé trois fois en Turquie, chez l'un d'eux, et je dois y retourner pour être « chef du mariage » de son fils aîné. « Si tu veux, m'a dit Ali ; on a bien réfléchi et je te le demande ». Ali est musulman, ainsi que toute sa famille. Je ne sais pas exactement en quoi consistera mon rôle, mais je fais confiance au réalisme de mes amis et à leur amitié. Les trois séjours vécus là-bas m'ont fait apprécier la justesse et la délicatesse de leur accueil. Je puis témoigner qu'ils m'ont aidé à communier à la vie de leur village d'origine et à leurs fêtes. A mon troisième séjour, encore plus qu'aux deux précédents, j'ai senti que non seulement sa famille m'accueillait, mais tout le village. Un mois de « tourisme intérieur » ne se vit pas sans une certaine ascèse, mais j'affirme que la réponse « cok güzel », quand un turc vous demande comment vous trouvez le pays et l'accueil qui vous est fait, est amplement méritée : c'est vraiment « très bien ».

Je dois préciser que mes amis turcs m'ont aussi aidé à visiter quelques villes touristiques et des lieux du début du christianisme ; entre autres : Ephèse et ses environs, avec la maison de la Vierge.

Le mépris et l'indifférence de notre société : mes copains de travail en souffrent, mais ils évitent plutôt d'en parler et retiennent, de préférence, les « exemples heureux ». Silence sur le négatif. On parle des amis ; on se conseille sur ceux qui rendent service, notamment lorsqu'il s'agit de renouveler les papiers.

Cependant, certains faits connus par les journaux les font réagir. Tel celui-ci : en Creuse, décembre 1976, un Français, avec préméditation, tue un Algérien. En jugement d'assises, le 24 janvier 1978, l'assassin est purement et simplement acquitté. Cette décision judiciaire fut saluée au tribunal par des salves d'applaudissements. Ayant appris ce jugement et son triomphe, les Algériens en discutent et l'un d'eux me dit : « Oui, que veux-tu, nous Algériens, on n'est pas des Français, et peut-être bien pour les Français, on n'est pas des hommes, mais je le dis qu'à toi ».

Un autre jour, un Algérien, me racontant un accident de travail et son hospitalisation en région parisienne, précisait : « Ceux qui acceptent la vie de pauvre, ils aiment les autres, ils pensent à eux, ils vont les voir ; ceux qui pensent d'abord à l'argent, il n'ont jamais de temps à perdre pour les autres, ils sont pris par leur travail, par l'argent. Et chez nous, en Algérie, c'est pareil, il y en a comme ça ».

Les vaches ont bien couché dehors, cette nuit

Jean-Claude Bonnaud

Les travailleurs émigrés, je les ai rencontrés d'abord, tout gamin, dans le quartier où l'on habitait, autour des grandes portes de Renault Billancourt. On en avait un peu peur ; on les appelait les « crouyas », les « sidis ». Je suis vieux ; le vocabulaire s'est amélioré depuis !

Encore jeune, j'ai été « embarqué » dans l'alphabétisation. On allait chez eux ou dans une pièce mise à leur disposition. Exclusivement maghrébins qui, après huit heures de chaîne chez Renault, venaient, opiniâtres, apprendre un peu de français. Devenu peu de temps après apprenti, j'ai su ce qu'il en coûte, après toute une journée de travail, de « s'appuyer » un cours du soir pour tenter de décrocher un C.A.P. En alphabétisation, « on leur apportait » quelque chose, les mains pas tout à fait vides.

A l'âge de 18 ans, je pars travailler deux mois en Algérie. Me voilà travailleur émigré pour la première fois. Ça change la tête, mais pas complètement le cœur. A cette époque, l'Algérie était française, c'est bien connu ; un département français ! Au point qu'on pouvait se demander pourquoi « ces gens-là » ne parlaient pas comme tout le monde.

J'ai été rappelé en Algérie. C'est affreux de se battre contre des hommes qui veulent une seule chose : être eux-mêmes ; se battre contre un peuple qui se veut votre ami ; donc libre, pas esclave.

Depuis huit ans, je travaille dans le Bâtiment et les Travaux Publics, avec surtout des non-Français. Majorité de Maghrébins et de Portugais ; puis des Espagnols, des Italiens, des Yougoslaves, des Turcs, des Polonais, des Allemands. Sur un chantier, nous étions de treize nationalités différentes. Je travaille et je loge avec eux dans les foyers ADEF ou SONA-COTRA, en dur ou en cité modulaire. Ça fait déjà plus aisé, surtout quand l'entrée des baraquements porte l'en-tête : « Résidence internationale de

travailleurs ». Là, nous sommes tous des émigrés, travailleurs des travaux publics. En Aquitaine, dans la région parisienne, dans le Lyonnais, dans l'Ain, nous sommes « ceux des chantiers ». Ainsi nous voient les gens du coin ; ce qu'ils disent est vrai : nous leur sommes étrangers, peut-être parce qu'étranges de vie. Au travail, au foyer, je n'apporte rien à personne. Je suis l'un d'entre eux. Et même, s'il m'est arrivé comme délégué, de parler en leur nom, je ne tenais ce pouvoir que d'eux et des autres travailleurs qui m'avaient élu. Mon pouvoir ne pouvait être qu'un service. Je n'étais rien d'autre que ce qu'ils me faisaient être comme délégué. Je suis redevenu sans pouvoir. C'est bien ; et c'est d'abord là que j'apprends à aimer.

Comment je reçois ces hommes si différents de moi ? D'abord, ils me gênent parce qu'ils me dérangent, parce que je les reconnais comme « autres ». Ainsi en va-t-il, je crois, de tout amour vrai. D'abord reconnaître, accepter, vouloir aimer l'autre comme « autre », donc différent. Ils me dérangent comme je les dérange ; on ne mange pas pareil. L'odeur du mouton m'écoeure, la morue qui dessale me dégoûte, etc ... Mais mon andouillette les chasse ! On se gêne parce qu'on est ensemble. Là, nous nous apprécions, nous nous contestons.

J'aime des mots qui me révèlent un peuple : marcher droit ; t'es un vrai Français ; t'es comme moi, un clochard, parce que je vis sans femme (la sienne est au pays). J'aime entendre des copains portugais me parler de la ferme au pays, des cochons, d'un arpent de vigne, de la femme, des gosses. Les amis maghrébins rayonnent quand ils parlent des enfants, montrent des photos. Ils sont leur « demain » ; leur espérance de vieillir, entourés, heureux. Les Espagnols n'ont pas une mentalité d'esclaves. Ils sont prêts à se battre contre toute atteinte à leur dignité ... Je pourrais poursuivre la liste.

Les mots entre nous restent rares, faute d'un langage commun. Alors, on se parle avec des gestes. J'ai aimé, un soir, les loukoums d'un Turc qu'on avait invité à manger avec nous. Pas de mot ; des gestes. Lui : thé et loukoum, en réponse à nos gestes d'accueil. Les Maghrébins sont hypersensibilisés sur le racisme, le dénonçant parfois à tort. Le capitalisme aussi est raciste avec les Français. Le racisme n'est pas seulement une question de race, mais de place dans la société. A ce titre, ce qui impose la lutte des classes s'enracine dans un racisme. Avant, le serf était corvéable à

merci. Pas du racisme ça ? Et la prostitution, pas du racisme du sexe ? Je souffre avec eux parce que je suis comme eux, au même endroit.

On nous a reproché, militants ouvriers, d'être « pour les bougnoules ». Nous étions humiliés avec eux parce qu'on ne savait pas se défendre, dans une boîte où nous étions tous licenciés. Nous étions en colère, comme eux, lors d'une grève pour le respect des intempéries, alors que nous nous sommes entendus dire : « Mais enfin, Messieurs, les vaches ont bien couché dehors cette nuit ». Pourtant, ce dont je souffre le plus, reste le racisme des ouvriers. Je le comprends en partie ; il met en cause nos moyens d'exister. J'ai encore vu embaucher, devant moi, un Italien, et m'entendre dire : on vous écrira (il ne s'agit pas ici de littérature, mais de gagner son pain). Mais le racisme ouvrier, si je le comprends mieux, me paraît bien triste : il se trompe de cible. Le responsable n'est jamais le travailleur émigré que je rencontre, mais un système qui par moment le favorise : pour diviser la classe ouvrière ; pour tenir mieux ses troupes en main parce qu'un étranger ça s'expulse, parce qu'on peut demander à un plus pauvre de « pousser » pour qu'il rende au maximum puisque son travail fait vivre tout le monde. Le vrai prisonnier, c'est lui. Un prisonnier pour ceux qu'il aime. Sa colère peut devenir, alors, à la mesure de sa prison. Terrible !

Avoir le courage d'être ensemble. Terrible d'aimer à ce point ! Dangereux d'aimer !

Vous nous avez pris la parole

Claude Huret

Pendant douze ans, j'ai été vicaire de paroisse dans un quartier pauvre de banlieue ouvrière. Il y avait une importante proportion de migrants. Les problèmes ne manquaient pas ! Et tout naturellement, je me

suis mis à la tâche : coup de main pour le logement, démarrage de l'alphabétisation, appui pour les démarches administratives, pour les recherches d'emploi.

Pendant la guerre d'Algérie, l'amitié nouée avec des Algériens fut la source de situations parfois difficiles.

Au travail depuis une quinzaine d'années, j'ai pris modestement ma part de la vie syndicale, particulièrement sur le terrain de l'immigration.

Devenu permanent d'une association de solidarité aux travailleurs immigrés, j'y fais un travail d'animateur, en lien avec des moniteurs de préformation professionnelle et diverses associations de formation et de solidarité, avec les collectifs qu'elles se sont données.

Ceci pour me situer ainsi que les quelques réflexions qui suivent. Disons, comme certains amis étrangers aiment à nous le dire un peu malicieusement : « J'ai fait dans le migrant », et largement ...

Enraciné dans la même ville depuis près de trente ans, je me suis adapté aux différentes situations, comme aux différents types de rencontres. Mon goût de l'amitié, ma sensibilité à l'Évangile, ma foi aussi, je crois, m'ont prédisposé à rencontrer l'étranger, à l'accueillir, à dialoguer avec lui. Quand je regarde globalement ma vie, ces années passées au contact des immigrés, j'y vois des services rendus dans différents domaines, de temps à autre des temps forts de solidarité et d'amitié. Mais aussi quelques bons coups de poing dans l'estomac.

J'en cite l'un ou l'autre :

— A l'occasion d'une grève de loyer dans un foyer, le syndicat auquel j'appartiens avait fait une analyse dictée sans doute par une certaine prudence, ce par rapport à quoi, les responsables immigrés du foyer ont réagi vigoureusement, nous soupçonnant de mener un double jeu, voire de chercher à stopper la grève. Certains allaient jusqu'à laisser entendre que nous étions du côté des « patrons » ... Ils nous ont dit : « Nos camarades, ça nous regarde ; ce n'est pas vous qui allez les nourrir. Et puis les expulsions, s'il y en a, cela nous regarde aussi. Vous avez l'air de croire que c'est une catastrophe : si l'un de nous est expulsé, il rentre dans son pays. Quand on rentre dans son pays, ce n'est pas une catastrophe. »

Visiblement, nous ne nous étions pas compris. Les positions s'étaient durcies. Mais, n'était-ce pas aussi parce que nous n'avions pas d'abord su

écouter, laissé s'exprimer les amis immigrés avant d'avoir un avis tout fait à leur place, en étant bien sûrs d'avoir raison !

J'étais sérieusement ébranlé par ce coup dur. J'avais tellement pris l'habitude de savoir pour eux, de donner des conseils, d'avoir forcément raison. J'avais toujours été estimé par les immigrés, respecté par eux. J'étais quelqu'un pour eux. Je me retrouvais contesté, soupçonné, mon intention déformée, mon syndicat rejeté, plus ou moins bafoué. D'accord, certains ne s'étaient pas privés de mettre de l'huile sur le feu ... N'empêche que j'ai vécu là un « sacré » retournement de situation !

— Plus récemment, je participais à une rencontre d'associations et d'organismes s'occupant d'immigrés. Le seul Africain présent à la réunion a dit à peu près ceci : « Vous êtes bien gentils, vous autres, associations françaises, avec vos analyses, vos discours et vos actions. Voilà dix ans que vous nous prenez la parole ... ». Il a rappelé les morts d'Aubervilliers (asphyxiés dans un incendie en 1970). C'était un scandale, cela avait fait du bruit. Le gouvernement s'en était mêlé. « Alors, à ce moment-là vous avez créé vos associations pour nous venir en aide. Vous avez agi pour nous, vous avez parlé à notre place, vous avez obtenu l'argent pour nous. D'année en année vous avez renforcé vos associations. En fait, vous avez pris la parole et on ne sait plus comment la récupérer. Alors, maintenant, il faudra savoir si vous allez continuer encore dix ans, ou si vous allez enfin vous décider à nous considérer comme des *partenaires* majeurs, des gens qui ont quelque chose à dire et à faire ! ... »

Pour moi, c'était un nouveau coup de poing ...

Quand pendant des années, on a pris l'habitude d'être celui qui sait, celui qui apprend aux autres, qui est « l'animateur d'actions en faveur de ... », et qu'un beau jour, on découvre qu'on s'est peut-être trompé, qu'on a parlé avant d'écouter, qu'on a ainsi empêché les autres de dire ce qu'ils avaient à dire ... ; quand un beau jour, on découvre qu'on a « marché à côté de ses pompes », ça ébranle les certitudes, ça ébranle cette espèce de suffisance qu'on s'était solidement construite ; l'équilibre s'écroule, et on se demande où on en est : les masques tombent ; cela vous met comme à nu ; on se retrouve dans la vérité des limites, des distances, des différences même que l'on voulait gommer.

Cela prépare aussi à découvrir dans le visage des copains qui nous ont

remis en cause, quelque chose du Seigneur qui se révèle « Tout Autre ».

Je m'excuse auprès de ceux qui pourraient se reconnaître dans ces lignes, ou au contraire ne pas s'y retrouver du tout ...

Je ne crois pas qu'il s'agisse de se culpabiliser, mais de revenir à ce que l'on est, en réalité, (sans pour cela démissionner de notre tâche) et de laisser les autres être ce qu'ils sont et de s'exprimer tels qu'ils sont : au risque d'être contesté, contredit, malmené.

Admettre que les échanges ne soient plus forcément « bien gentils », quand chacun a enfin la possibilité de dire ce qu'il est, ce qu'il pense, sans complaisance.

Accepter de n'être plus indispensable, de devenir vulnérable ; rejoindre peu à peu le camp de ceux qui ont à apprendre, à écouter, à découvrir ...

Faire tomber le masque de notre personnage, n'est-ce pas le chemin d'une rencontre plus vraie ?

Mais sommes-nous prêts pour cela, à perdre tant d'acquis, tant de certitudes, tant de « générosités » ?

Lynchés à Saint-Chamas

Philippe Chautard

Saint-Chamas est une petite ville de 5.000 habitants, dans les Bouches-du-Rhône, non loin de la zone industrielle de Fos. Ville tranquille, à l'écart de la vie. J'habite à Istres, à 10 kilomètres. Prêtre du diocèse d'Aix, j'ai passé onze ans en Afrique noire à travailler à la formation d'animateurs de base pour le développement. Un temps d'interruption pour « l'année de Fontenay », et je me retrouve, depuis neuf mois, chargé par mon évêque, d'une façon assez informelle, de sensibiliser les gens du diocèse à la présence des travailleurs étrangers, de les ouvrir aux solidarités qu'appelle la justice. En plus : d'autres « casquettes », orientées elles aussi dans le sens d'une ouverture à une dimension mondiale : CCFD, Coopération missionnaire. En contact avec des groupes portugais de mon

coin, un coup de téléphone m'a jeté, un soir de septembre 80, à l'improviste, dans une lutte où je n'ai eu qu'à vivre, au fil des jours, une solidarité, en milieu algérien cette fois.

Un soir de fête

Deux jeunes Algériens de 20 à 25 ans sont lynchés, blessés par des jeunes du pays. Ils avaient pourtant toujours vécu ensemble ! La voiture qui les mène à l'hôpital est poursuivie par une autre, conduite par un adjoint au Maire. C'est le président du Comité des fêtes. Dans cette voiture, des « gorilles ». La voiture des Maghrébins est criblée de balles ; heureusement sans faire de nouvelles blessures. Les agresseurs rentrent discrètement chez eux, mais les gendarmes ont le courage de les arrêter, le lendemain. L'adjoint est vite libéré sur ordre du Préfet : les Sénatoriales approchent. La municipalité, qui venait de prendre des mesures à l'encontre de la communauté maghrébine (lavoir des femmes entouré de barbelés, etc) veut à tout prix justifier l'attitude de l'adjoint. (Je précise que cette municipalité n'est pas du P.C.). C'est le début de l'histoire.

Un Collectif a surgi spontanément pour défendre les Maghrébins. J'en ai fait partie dès le début. Puis, nous avons créé une ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés), où nous sommes une quarantaine dont quelques chrétiens, pour poursuivre l'action sur les trois communes intéressées : interventions auprès des trois municipalités (une PC, une PS, une « majorité ») pour tenter d'obtenir des mesures locales permettant une meilleure entente entre les communautés ; rencontres pour informer la population sur la situation des immigrés ; désamorcer l'influence, sur les mentalités, des campagnes nocturnes d'affichage par des commandos racistes ; soutien de l'action en justice entreprise par des Algériens ayant eu le courage de porter plainte.

Dans cette période de crise, nous avons vécu une solidarité assez chaleureuse entre Français, Maghrébins et quelques autres étrangers.

Au delà des peurs

Je vis cela d'abord comme une fidélité à moi-même. Après la décision

de m'engager dans cette affaire, décision prise comme par réflexe, comme allant de soi, je me suis trouvé confronté, dans chaque situation nouvelle, à un nouveau choix qui m'obligeait à aller plus loin. Chaque fois, l'option s'imposait si je voulais rester honnête. Comme le disait un de mes amis, Jacques, instituteur : « Si je ne fais pas cela, je ne pourrai plus me regarder dans la glace ».

Je veux dire aussi que j'ai découvert des merveilles : le courage et la générosité de ces amis français, pour la plupart non-chrétiens, engagés dans la solidarité avec les étrangers parce qu'ils ne peuvent supporter l'injustice. Personnellement menacés, ils continuent.

Admiration aussi pour l'attitude responsable et digne de certains Maghrébins. Ceux qui ont porté plainte, malgré les risques personnels encourus, ont été courageux. Ils tenaient plus à faire reconnaître en public que des membres de leur communauté avaient été victimes d'injustice qu'à faire condamner les agresseurs à la prison (ce qui a tout de même été fait).

Nassera, 21 ans, étudiante en droit à Aix, est la sœur de l'un des blessés : « Ce qui est bien, c'est que l'avocate n'a jamais utilisé l'argument de « violence raciste » : elle a plaidé vigoureusement pour des hommes agressés par d'autres hommes ».

Rachid, 23 ans, a pris comme Nassera une responsabilité à l'ASTI. Ouvrier chaudronnier, né en Algérie, il est en France depuis quatorze ans. Avec sa jeune femme Assina, il a accepté d'aller rencontrer un groupe d'élèves techniciens supérieurs de la ville, qui voulaient s'informer sur le problème des immigrés. Ils ont répondu à leurs questions, donné leurs points de vue. Cela représente du courage pour la jeune algérienne, beaucoup d'ouverture de la part du mari.

Il y eut de très bons moments. J'en citerai deux. En Cour d'Appel, pendant trois heures, nous étions seulement deux au milieu d'un groupe d'une cinquantaine de personnes, supporteurs des agresseurs, qui avaient fait appel de la décision les condamnant. Nous n'étions pas très rassurés, ni l'un ni l'autre. Pourtant, j'étais rempli de joie ; je me disais : je suis sûr d'être dans le bon camp, celui des méprisés, celui de ceux qui ont du mal à faire reconnaître leurs droits. Même joie aussi quand un Algérien a dit : « Philippe, c'est un copain ».

L'évangile vécu

Il me semble que ces amis algériens ont donné un témoignage de dignité, de sagesse, de mesure. Chez eux, je n'ai guère rencontré de haine, ni même de rancune envers ceux qui les méprisent, les menacent. Seulement de la douleur puisque, pour la plupart de ces jeunes, Saint-Chamas est leur pays. Ils n'en veulent pas à leurs copains français qu'on a dressé contre eux. Ils sont conscients que de jeunes maghrébins, par désespoir, peuvent devenir des délinquants.

Nous, Français, quand nous avons l'occasion de souffrir ensemble, de lutter ensemble pour la justice, cela nous soude ; nous nous sentons vivre en hommes. On va encore plus loin quand il faut dépasser les différences pour se retrouver dans une même action, en solidarité. On touche alors du doigt que, par-delà les races, on est, ensemble, des hommes. Là, je retrouve l'Évangile : l'homme nouveau, libéré des peurs et des barrières, digne et responsable, surgissant chez les pauvres et les méprisés.

Des « leçons d'Évangile », j'en ai reçu aussi des Français, ces compagnons désintéressés, épris de justice, courageux. Ils se situent en dehors de l'Église, par honnêteté avec eux-mêmes, refusant l'image de Dieu qu'ils y ont découvert ; mais ils portent un témoignage d'homme. S'ils ne sont pas toujours doux, s'ils n'acceptent pas de pleurer, ils ont un cœur de pauvre, ils ont faim et soif de justice, ils sont persécutés pour la justice, ils font œuvre de paix ... et ils n'en font pas toute une histoire ! Certes, ils ont leurs faiblesses. N'en ai-je pas, moi aussi ? ... Et je cours beaucoup moins de risques qu'eux. Ils vivent les Béatitudes. Et moi ? Quel témoignage de chrétien puis-je porter ?

Ensemble, Français et Maghrébins, nous ressentons douloureusement le mépris de notre société envers les immigrés, l'injustice à leur égard. Le pire, c'est peut-être l'indifférence de tant de braves gens.

Nous pouvons faire peu. Au moins, avec quelques chrétiens, nous cherchons à être des signes d'amitié. Un souhait : que notre Église soit plus lumineuse, plus solidaire des plus pauvres sur ce petit coin de Provence.

De l'assistance à la libération

Les tâches actuelles de l'Eglise en milieu africain

Jean-Marc Ela

Du 15 septembre au 2 octobre 1980, s'est tenue à Dar es Salaam, en Tanzanie, la rencontre des coordinations régionales de la Jeunesse Etudiante Chrétienne d'Afrique. Le thème de la rencontre était : La Mission de l'Eglise en Afrique. Plus de 40 personnes y participèrent, parmi lesquelles on comptait des évêques, des théologiens et des invités d'autres mouvements apostoliques présents dans la réalité ecclésiale africaine comme l'UMOFCA (Union mondiale des Organisations Féminines catholiques), le MIJARC (Mouvement International des Etudiants catholiques), le MIIC (Mouvement International des Intellectuels catholiques), l'UCIP (Union Catholique Internationale de la Presse), et la JOC (Jeunesse Ouvrière chrétienne), ainsi que le Vice-Président des OIC (Organisations Internationales Catholiques), M. Osei-Tutu.

C'était la première fois qu'en Afrique plusieurs mouvements laïcs prenaient l'initiative de se réunir et de partager avec les pasteurs leur vision de l'Eglise et des nouveaux défis qui se présentent à l'évangélisation de l'Afrique...

Le Père Jean-Marc Ela a insisté pour qu'on dépasse une pastorale d'institution pour rejoindre l'homme africain dans son lieu d'existence quotidienne.

**Existence qui montre quotidiennement la plus grande exploitation et la misère subies par les grandes masses africaines.
A partir de cette réalité il a posé la question :
la marginalisation croissante d'immenses couches de la population n'apparaît-elle pas comme le lieu où doit se préciser l'originalité de l'Eglise et sa mission en Afrique ?**

Jean-Marc Ela est un prêtre camerounais.

Je l'ai rencontré, il y a neuf ans, dans le Nord-Cameroun, à la mission de Tokombere.

Il y était alors en compagnie de Simon MPEKE, le Baba Simon qu'ont popularisé articles de revue ou télévision.

Il partageait son temps entre la recherche intellectuelle et le peuple KIRDI,

ce peuple paysan parmi les plus pauvres et les plus délaissés du monde.

Actuellement, il a pris la place de Baba Simon.

Il a connu la colonisation, celle des administrateurs, celle des marchands, celle aussi des missionnaires.

- Jésus étendit les mains sur ces têtes frisées, et les nègres furent sauvés. Pas ici bien sûr - (Niger).

Il s'est interrogé sur les indépendances plus ou moins factices des années 1960.

C'est la toile de fond du texte de sa conférence prononcée à Dar es Salaam,

à la rencontre panafricaine de la JEC.

Nous reproduisons ici la presque totalité de cette conférence (1).

Ceux qui voudraient prolonger cette lecture pourront lire avec intérêt le livre qu'il vient de publier

- La crise de l'homme africain.

Questions aux chrétiens et aux Eglises d'Afrique - (Editions l'Harmattan).

Maurice Hérault.

(1) Texte intégral dans Foi et Développement 83/84, janvier-février 1981, Centre Lebret, 9, rue Guénégaud, 75006 Paris.

I - L'Eglise d'Afrique en quête de la pertinence de la foi

Les réflexions que je propose ici se situent dans un contexte déterminé où nous devons nous interroger sur la pratique de l'Eglise et les contradictions de la société où la majorité des Africains risque d'appartenir à cette catégorie d'hommes et de femmes que Fanon appelait « les Damnés de la terre ». Quelles sont les tâches de l'Eglise dans ce contexte précis ?

Que peut-on en attendre à partir du moment où elle s'examine elle-même et cherche à se définir en tenant compte des grandes questions qui travaillent les nouvelles générations africaines ? A quels défis doit-elle répondre si elle ne veut pas se contenter d'un visage folkloriquement africain parmi les jeunes et les cadres qui constituent le germe où se prépare l'avenir tandis que les paysans des villages subissent une série de dominations qui les enferment dans un processus de dégradation et de marginalisation croissante ?

Face à des interrogations nouvelles

On mesure l'enjeu de ces interrogations dans une période de l'évolution de la société africaine où des milliers de jeunes, dans les grandes villes africaines, se précipitent sur la dose d'opium qui guérit l'ennui et console du chômage par le saut « *qualitatif* » dans les paradis artificiels créés par les dieux d'Europe et

d'Amérique. Elément constitutif d'une sous-culture de masse, un cinéma d'évasion et de profit, qui se transforme en véritable école du crime pour des jeunes candidats à la délinquance dans les amas urbains, tend à devenir un obstacle réel à l'éveil des consciences sur les problèmes de fond que pose l'Afrique des indépendances.

Dans les situations où les appareils de pouvoir oppressif étouffent toute possibilité de débat sur les problèmes graves, l'Eglise libère, incontestablement, un espace de recherche et de réflexion où il convient d'explorer les chemins qui permettent de sortir des impasses actuelles. Notre rencontre apparaît comme un lieu d'Eglise qu'il nous faut vivre en portant avec nous les préoccupations et les inquiétudes, les luttes et les espoirs des gens des villages et des quartiers urbains qui nous interpellent. Il nous faut assumer ici les interrogations de la jeunesse africaine d'où sortiront, demain les cadres dirigeants, les hommes d'affaires, les penseurs et les artistes, bref tous ceux qui sont susceptibles de marquer le destin de l'Afrique.

Mais il convient de rester attentif, peut-être de façon privilégiée, à cette masse des sans-espoir qui composent la grande foule des bidonvilles noirs et des campagnes abandonnées à la famine et à la misère. Comment nous préparer à repenser la foi et à relire l'Evangile, à éveiller une nouvelle intelligence des problèmes de l'homme d'Afrique afin de promouvoir les changements qu'exigent les situa-

tions critiques où s'opère le divorce entre les villes et les villages ? A partir d'une expérience de vie et de travail avec des paysans africains, je sou mets à votre méditation les questions et réflexions qui vont suivre.

La pertinence de la foi et de l'Évangile est le centre de convergence de notre recherche. Ce souci n'impose-t-il pas une nouvelle orientation du travail de l'Église en Afrique ? Si l'Église doit se redéfinir en relation avec les luttes et les efforts des peuples noirs pour un meilleur statut dans l'histoire contemporaine, ne convient-il pas de dépasser la problématique de la foi en cours dans les pratiques actuelles ? Bref, comment l'Église peut-elle devenir elle-même dans les structures de domination à l'intérieur desquelles les Africains cherchent leur identité ?

Ces jeunes Églises d'Afrique...

Pour comprendre ces questions, rappelons que les communautés chrétiennes d'Afrique font partie de ce qu'Anselme Sanon a appelé en 1972, la « Tierce Église » (1). Il s'agit de cette Église et des pays neufs qui font irruption dans l'histoire mondiale et en qui résident, peut-être, les surprises d'un avenir qui cherche à naître.

En Afrique, l'Église frappe d'abord par la croissance extrêmement rapide des nouveaux convertis dont le chiffre ne

(1) Voir A. Titiana Sanon, *Tierce Église, ma mère, Ou la conversion d'une communauté païenne au Christ*, Beauchesne, Paris, 1972.

peut manquer d'impressionner les vieilles chrétientés à bout de souffle. A cet égard, la proportion des jeunes participant, ici ou là, à la grand'messe d'une paroisse urbaine ou rurale, est l'un des spectacles les plus saisissants des Églises d'Afrique.

Les réalités chrétiennes de nos communautés locales ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Ce que l'on considère comme un signe de vitalité ne constitue-t-il pas une source d'interrogation troublante ? Il nous arrive de penser que ces Églises dites jeunes sont nées avec des symptômes de vieillesse précoce, « pareilles aux châteaux médiévaux que de riches Américains transportent pierre par pierre sur les rives du Potomac » (2). Peut-être certains d'entre nous sont-ils « sécurisés (...) par l'idée réconfortante que l'essentiel a déjà été dit sur la manière de vivre en Jésus-Christ » (3). Pour ceux qui se résignent ou se complaisent à s'installer dans la maison d'autrui, il n'y aurait plus qu'à reproduire ce qui vient d'ailleurs, selon les normes d'un droit qui s'est élaboré sur les bords du Tibre. Enfermés dans un univers auquel le christianisme aurait lié son destin, il ne nous resterait plus qu'à disparaître sous un masque blanc. Hegel avait cru jadis que la véritable universalité ne se réaliserait que dans l'Allemagne de son temps. Au sein du christianisme, beaucoup ont longtemps cru que l'Église catholique ne s'accom-

(2) F. Eboussi.

(3) M. Hebga, *Emancipation d'Églises sous tutelles*, Paris, 1976, p. 159.

plirait qu'en Europe : les Eglises des sociétés périphériques ne seraient qu'une sorte d'appendice, des succursales et comme l'exact décalque des Eglises-mères. L'emprise multiforme du pouvoir occidental dans la vie des Eglises d'Afrique secrète un malaise grave qu'il n'est plus possible de dissimuler (4). Qu'il suffise d'évoquer l'état de « concubinage religieux » auquel aboutit une pratique de la foi qui s'avère incapable de susciter un langage à partir de l'espace où notre âme respire.

... ne peuvent renier leur passé

« Chrétiens, vous voilà malheureux ! Le matin à la messe, le soir chez le devin ! Amulette en poche, scapulaire au cou ! » Cette chanson zaïroise révèle le drame de la majorité des chrétiens négro-africains. L'entrée des communautés africaines au sein de l'Eglise constitue un événement dans un contexte socio-religieux où, pour un grand nombre de baptisés, la conversion à l'Évangile est une véritable « Aventure ambiguë ». Que devient la relation à l'Ancêtre si les baptisés ne peuvent adresser leur prière et leur culte qu'à Dieu, aux anges et aux saints de l'Eglise de Rome ? Une foi au Christ vécue selon les mœurs de Blanc n'implique-t-elle pas la rupture irrémédiable avec l'univers qui, dans sa totalité, comprend les vivants et les défunts ? On entrevoit ici la tragédie des vieux

(4) Voir les dernières analyses de ce phénomène dans *Civilisation noire et Eglise catholique, Présence africaine*, 1978.

sages lorsqu'avant d'entrer dans l'au-delà, ils apprennent que leurs enfants, une fois convertis à la foi chrétienne, prieront le Dieu des Blancs qui écarte avec violence toute la vénération qui leur était réservée par la tradition. Le renoncement à cette forme suprême de piété filiale ouvre aux Anciens des villages la perspective d'un anéantissement total : ils se voient à jamais coupés de toute communication avec leur descendance. Or peut-on rester en paix soi-même, s'il faut, à cause de la foi reçue, vivre en rupture avec les défunts de sa famille, sans autre possibilité de contact avec eux à partir des situations difficiles de l'existence ? Les rites chrétiens ont-ils la même capacité de créer des liens de solidarité qui s'étendent au monde invisible ? Bien plus, la foi chrétienne a-t-elle la force de créer des liens de parenté pour assurer à l'homme la paix et la sécurité devant la vie et l'adversité ? A la limite, pour reprendre un mot de Cheikh Hamidou Kane, « ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie ? »

On a vu des sages africains refuser une religion qui leur paraissait ruiner leur idéal de vie, désintégrer les familles, briser les solidarités essentielles : « Si nous prions avec toi, disait-on au messager, rapporte Sanon, qui gardera notre maison contre les autres qui ne prient pas ? Et qui s'occupera de nos ancêtres qui n'ont pas prié chez toi ? » Et encore : « Si je reçois ton bain d'eau (baptême), est-ce que j'irai encore chez mes ancêtres ? » En d'autres termes, « Est-

ce que ton baptême me donnera la vie éternelle promise par mes Ancêtres » (5). Trop d'hommes et de femmes éprouvent dans les Eglises d'Afrique une sorte de trahison et de culpabilité. Et le retour à certaines formes de pratiques et de croyances refoulées sous l'effet de la violence du christianisme des missions met en lumière l'échec et l'insignifiance des nouveaux modes de vie, des doctrines et des institutions importées. Dans les sociétés en changement rapide et en désarroi, la recrudescence des anciennes pratiques magico-religieuses et la prolifération des sectes dans les régions où le fait chrétien semblait établi sont un défi pour les Eglises officielles. Dans cette conjoncture, ne convient-il pas d'assumer les questions de la personne qui ouvre un champ immense à ceux qui s'interrogent sur l'incarnation de l'Évangile en Afrique ?

II - Reprendre les questions laissées par la première évangélisation.

Il semble que l'une des tâches urgentes de l'Eglise soit de réévaluer sa pratique, son attitude et son enseignement en tenant compte des questions restées sans réponse dans la première phase de l'évangélisation.

Evangéliser le « non man's land » africain

L'apostolat missionnaire n'a « labouré dans l'homme africain que la surface qui

(5) A. T. Sanom, op. cit. p. 168.

(lui) paraissait labourable, laissant en friche un non man's land hérissé de touffes d'interrogations, de doutes, d'aspirations et d'insatisfactions de tous genres » (6). S'il y avait lieu de reprendre le chemin de la mission cette tâche s'impose dans plusieurs régions où il faudrait évangéliser ceux qui ont été sacramentalisés -, ce qui doit être pris au sérieux, c'est tout ce domaine de l'être africain « qui fut méconnu ou saccagé par l'évangélisation traditionnelle » (7). On sent très bien qu'il ne suffit plus d'organiser l'action de l'Eglise autour des structures de chrétienté, dans un contexte clérical où les énergis missionnaires s'épuisent dans les tâches rituelles. En Afrique Noire, l'Eglise catholique baptise deux fois plus de fidèles que celle des Etats-Unis. Les vieilles générations de missionnaires de plaisent à évoquer le temps où l'Esprit soufflait en tornade. Les baptêmes, le confessionnal ou les interminables tenues de palabres absorbaient alors la vie et le ministère des prêtres en Afrique. Au Rwanda, tel Père Blanc entendit en 1958, 63 500 confessions, soit, en moyenne, 210 par jour et pendant 300 jours.

Dépasser une pastorale d'institution

Or, comme l'atteste l'institution du mariage chrétien qui s'est figé en un modèle unique, les réalités de la foi transposées telles quelles par l'Eglise latine en Afri-

(6) S. Sempore, « Les Eglises d'Afrique entre leur passé et avenir », in Concilium n° 126 (1977), p. 23.

(7) Ibid.

que se heurtent dans les faits à un échec (8). Au moment où nous prenons conscience de la nécessité de vivre la foi dans la rencontre des cultures, nous éprouvons le besoin de dépasser une pastorale d'institution pour rejoindre l'homme africain dans son lieu d'existence quotidienne.

Ainsi, les préoccupations pour lesquelles les convertis vont consulter les devins ou les marabouts interpellent l'Eglise d'Afrique. Nous devons nous interroger sur la manière d'être chrétien dans ces villages ou ces quartiers où le « guérisseur » joue un rôle considérable dans la vie des populations locales.

En milieu africain, l'Eglise ne devrait-elle pas prendre Jésus au mot en son Evangile en mettant à profit le pouvoir qui lui a été donné d'imposer les mains et de guérir les malades ? (Mc. 16, 18). Il semble urgent de revaloriser ce ministère dans les situations où l'Africain désemparé est en quête de paix et de sécurité. En définitive, c'est la Bible elle-même que nous devons relire à partir de la relation de l'Africain à l'invisible afin d'assumer l'univers de la maladie et de la guérison pour y faire apparaître la force de salut inhérente à l'Evangile. Et le rêve, qui préoccupe l'homme noir dans la mesure où il traduit le langage de l'au-delà par le détour de l'imaginaire, doit aussi devenir un lieu d'intervention de l'apôtre de base.

(8) Sur la question, lire M. Legrain, *Mariage chrétien, modèle unique ? Questions venues d'Afrique*. Paris, 1978.

Annoncer la bonne nouvelle dans le monde de la nuit

Dans un contexte où l'Africain est affronté aux forces invisibles à l'œuvre dans l'univers, l'Eglise doit trouver une manière adéquate de proclamer la primauté du Christ (Col. 1, 15-20) en se rappelant que saint Paul ne condamne pas les puissances et les principautés, auxquelles les nouveaux convertis du monde grec accordaient encore une grande importance. Car, il s'attache surtout à préciser la position capitale du Christ de qui vient tout salut. En Afrique Noire, le monde de la Nuit ou de l'Invisible est peut-être le lieu privilégié où il nous faut entendre la Bonne Nouvelle de la Descente de Jésus aux Enfers (1 P.3, 19-20) afin d'annoncer la libération à l'homme africain menacé par le pouvoir occulte. En un sens, la société africaine qu'il nous faut rencontrer paraît fondée sur des conceptions socio-médicales et magico-religieuses de la culture, notamment la purification, la confession publique, la vénération des ancêtres, le langage articulé des esprits, la communication entre le visible et l'invisible.

Au moment où cette société est en crise, une confrontation doit s'instaurer entre le sacramentalisme chrétien et les moyens concrets par lesquels l'Africain cherche à se concilier les puissances invisibles et à se protéger des forces occultes. Bref, la quête d'un bonheur concret à l'ombre des Ancêtres et à la lumière de l'Evangile doit revenir un souci de l'Eglise en milieu africain. A partir

d'une telle recherche, une appropriation de la foi essentielle est possible. Les communautés chrétiennes d'Afrique doivent désormais avoir le courage d'abandonner le confort d'une praxis missionnaire qui s'organise en fonction des lieux de culte pour assumer les questions concrètes de la personne en leur radicalité. Car, c'est d'un homme total qu'il s'agit, lorsqu'une existence tout entière se réaménage à partir de ce qui lui donne sens, au sein d'une culture globale déterminée.

Au bout du compte, se pose à l'Eglise, quotidiennement, la question de la pertinence de la foi au sein d'un vaste réseau de symboles originels créés par l'univers propre à l'Africain. L'homme que nous accueillons dans l'Eglise d'Afrique, c'est une totalité symbolique qui le constitue, dans son monde de vie et de pensée, avec toutes les déterminations et les réalités institutionnelles où se forme et se déploie sa personnalité de base, dans un enchevêtrement de signes et de symboles qui nous donnent à réfléchir pour dégager le surplus de sens du mystère chrétien.

III - Le temps de la Rupture

Dans la mesure où aucune tradition ecclésiale n'a épuisé jusqu'ici le fonds d'expressivité de la Révélation divine, il nous faut chercher à dire Dieu en Jésus-Christ avec les mots de notre terre et de notre culture. Il s'agit aujourd'hui de

donner à la Parole de Dieu une écriture africaine en faisant jaillir de la vie des communautés d'Evangile, patiemment, un langage de la foi qui soit signifiant pour l'Africain d'aujourd'hui.

Risquer d'être soi-même

Il n'est pas vrai que la lecture de l'Evangile soit terminée et que notre unique tâche dans l'Eglise soit de répéter, comme des perroquets qu'on capture dans nos forêts vierges, ce que les autres ont découvert, pensé et organisé. Nous devons apprendre à nous passer de la médiation des formes étrangères si nous ne voulons pas vivre notre relation à l'Evangile avec une personnalité d'emprunt. Aujourd'hui, l'Occident doute de lui-même. Et il découvre qu'il n'est plus qu'un accident : pour surmonter ses propres contradictions, il lui faut avoir l'humilité de boire à d'autres sources. Face à la déraison du mimétisme dénoncé par Tévoedjré, il nous faut radicaliser le doute de l'Occident sur lui-même.

Le temps de la création où nous sommes entrés met en cause les systèmes préétablis qui veulent s'imposer au christianisme en Afrique. Il y a une façon de croire et de lire la Bible, de célébrer le mystère du salut et d'organiser la vie des communautés chrétiennes que personne ne peut inventer à notre place. Au lieu de nous référer toujours à ce que nos maîtres ont pensé et aux voies qu'ils indiquent pour les autres, partons de ce que nous sommes, de la réalité socio-

historique dans laquelle nous sommes engagés. A la reprise des formules toutes faites et des institutions dogmatisées, préférons le risque d'être nous-mêmes, l'aventure d'une parole située dans le contexte précis où nous cherchons à tracer des chemins nouveaux.

Ce qu'on entend dans les Eglises locales d'Afrique rappelle encore trop souvent l'écho d'un vieux monde et le reflet d'une vie étrangère. Or un christianisme mimétique est impuissant à résoudre nos problèmes parce qu'il est coupé de nos réalités propres. Si le christianisme était cette répétition des doctrines déjà élaborées, objectivées et institutionnalisées, il contribuerait à réduire l'Africain en passivité réceptive, incapable de rien examiner ou de rien inventer par lui-même. Le Ressuscité ouvre à la foi le champ inépuisable des possibles. C'est pourquoi nous sommes en quête d'une parole propre qui fasse entendre les voix d'Afrique dans la vie de l'Eglise.

Dans cette perspective, il ne faut rien dire, rien penser et rien faire dans l'Eglise qui ne parte de la réalité quotidienne, de la tradition vivante des peuples africains, des tâches concrètes des villages et des quartiers. Pour nous réconcilier avec nous-mêmes et le réel africain qui, aux yeux des autres, peut sembler déconcerter, dans un contexte où selon la formule célèbre de Césaire, « 2 et 2 font 5 », nous ne devons plus nous satisfaire des recettes qui nous dispensent du pénible effort d'un nouvel examen de l'ensemble de la révélation chrétienne et

de la tradition de l'Eglise à partir de notre propre vécu, de notre expérience de la réalité tout entière.

Retrouver notre mémoire

Ce qui doit aujourd'hui mobiliser l'Eglise d'Afrique, par la mise en communication et la rencontre des différences, c'est une tâche historique, la tâche de l'universel à refaire, avec le savoir de notre temps, les instruments et les outils de notre milieu. Tâche grandiose d'hommes et de femmes d'Afrique, astreints à des commencements nouveaux, appelés à vivre la foi comme un moment de la création en marche : c'est la tâche qui nous incombe d'éprouver le sens du christianisme, d'en libérer la catholicité telle qu'elle se déploie dans l'incessante genèse de l'homme et du monde soulevé par le dynamisme de l'Esprit. Voici que s'ouvre aux communautés chrétiennes d'Afrique le temps où elles retrouvent leur mémoire vive, leur initiative et leur imagination pour « réinventer l'Eglise », dans une confrontation avec elles-mêmes, à travers le passé et le présent, dans l'indétermination de l'avenir qui nous provoque.

Cela suppose sur le terrain, un ensemble de recherche et d'expérience ou, dans le domaine de la transmission de la foi et de la pédagogie religieuse, une reprise en considération des procédés du style oral, une réactivation de la palabre africaine dans l'annonce de l'Evangile en Afrique. La traduction de la Parole de Dieu dans les langues et les cultures

africaines aboutit à un jeu d'échange et de réciprocité entre le message chrétien et les traditions culturelles sans écriture. Il existe tout un réservoir de mots, d'images et de symboles, de catégories concrètes susceptibles de faire éclater le vocabulaire chrétien à partir de la rencontre entre l'Eglise et la société africaine. Par l'usage catéchétique et liturgique d'un lexique venu d'Afrique, se prépare la naissance d'un langage théologique enraciné dans les cultures du terroir.

C'est aussi toute la sacramentalité du mystère chrétien, avec son symbolisme fondamental, qui devrait être reprise dans son enracinement culturel (9). Dès lors, aucune célébration de la liturgie et des sacrements ne peut s'enrichir des éléments du milieu africain sans qu'on mette fin au temps des prescriptions minutieuses du Droit Canon. En Afrique Noire, l'initiation baptismale et le rituel du mariage doivent affronter les coutumes initiatiques et les traditions matrimoniales de chaque groupe humain. On ne peut pas considérer les éléments fondamentaux du culte chrétien comme des produits fabriqués qu'on exporte dans le monde, à travers des formules invariables et uniformes.

Une Eglise en quête de son statut d'adulte ne saurait se contenter de consommer des traditions culturelles et liturgiques propres à un modèle ecclésial déterminé. Si l'Eglise parle le langage de la communion, elle doit faire honneur aux langues

(9) Voir notre étude : « Symbolique africaine et mystère chrétien », in *Les Quatre Fleuves*, n° 10, 1979.

en lesquelles les merveilles de Dieu n'ont pas encore été proclamées. Dans cette perspective, une question troublante se pose : « l'enracinement du cultuel et du culturel ne va-t-il pas jusqu'à l'utilisation des fruits de la terre et du travail des hommes ? Jusqu'où l'utilisation des produits du blé et de la vigne par le Christ Jésus est-elle universellement normative jusqu'à la fin des temps », se demande Mgr SANON (10).

Ces questions ne viennent pas des têtes brûlées mais des pasteurs d'âmes qui voient dans l'Eglise, comme le rappelle l'évêque de Bobo-Dioulasso, en Haute-Volta, le milieu le plus propice pour exprimer et traduire la richesse de la rencontre entre l'universalisme chrétien et les particularités culturelles (11).

(...)

IV - Les pièges de l'Africanisation

Peut-être doit-on marquer les pièges de l'africanisation qui fait tant de bruits dans nos Eglises. « Puisque ce sujet préoccupe les chrétiens, les pasteurs et les théologiens d'Afrique, il faut bien les orienter dans ce domaine et qu'ils ne s'occupent pas des questions qui risquent de perturber l'ordre et l'équilibre de la vie sociale dans les nouveaux Etats d'Afrique ». Tout se passe comme s'il n'y avait plus autre chose à faire qu'à

(10) A.T. Sanon, « Message universel dans la pluralité culturelle », in *Concilium*, n° 155, 1980, p. 110.

(11) *Ibid.* 113-114.

retrouver nos langues et nos rythmes, notre art et nos symboles. Les communautés n'auraient plus d'autres préoccupations que d'assumer ce qu'il y a de beau et de bon, de juste et de valable dans nos rites, nos mœurs et nos institutions. Les générations de la Négritude échappent difficilement à une problématique de la foi qui réduit le champ de la recherche à une « certaine approche du mystère chrétien à partir de ce que sont les Africains avec leurs réactions et leurs mentalités propres » (12). En fait, un énorme travail de réflexion et de recherche s'effectue dans ce sens dans les séminaires, les centres de pastorale et de catéchèse, les instituts d'enseignement supérieur de culture religieuse et les Facultés de théologie. Le centre de gravité de ces recherches demeure la confrontation entre l'Évangile et le vaste domaine de l'authenticité africaine.

Réactiver la dimension « communauté africaine »

A travers les efforts de renouveau de la pastorale, la réactivation du communautarisme africain dans les Églises obéit à cet objectif majeur. On s'est aperçu qu'une présentation individualiste des problèmes du salut laissait le chrétien africain désemparé. D'où le besoin de recréer des petites communautés au sein desquelles les chrétiens retrouvent la sécurité de la prise en charge collective de toutes les dimensions de leur être. Par-

(12) Isidor de Souza, dans *Peuple du monde*, 91, 1976, p. 41-43.

tout, la priorité est accordée aux communautés de villages et de quartiers : elles apparaissent comme le grand espoir des Églises confrontées à la pénurie des ministères ordonnés. Et désormais, c'est l'éveil et la formation de ces communautés qui tend à devenir la préoccupation majeure de l'Église d'Afrique.

Après une période où les « missions » n'ont été, le plus souvent, qu'une sorte de station-service pour les besoins religieux, l'Église est obligée de déplacer le centre de gravité de sa vie et de son action vers des communautés de dimensions réduites où la foi peut être vécue d'une manière concrète, à travers des engagements précis. Vivre la foi et l'Évangile là où toute la vie de l'Église est prise en charge par des chrétiens dans un lieu donné, c'est renoncer aux traits individualistes d'une civilisation de l'antifrère qui se traduit, sur le plan religieux, par une vie impersonnelle.

Le mystère chrétien vécu à l'occidentale peut désorienter l'Africain dans sa relation à Dieu, à ses frères et à l'univers. Quelque chose de l'Église se cherche là où la foi assume les valeurs africaines de communion et de solidarité pour les vivre, avec leurs conditions et leurs implications concrètes, dans le sens d'une fraternité élargie qui a un impact sur l'état de santé des relations humaines. Précisément, cette option commande l'ensemble des questions actuelles de l'évangélisation en Afrique.

« Toute action pour construire nos Églises, déclarent les Evêques africains et

malgaches, doit s'opérer en référence constante à la vie des communautés. C'est à partir de ces communautés que nous apporterons au rendez-vous de la catholicité non seulement nos expériences culturelles et artistiques spécifiques (...) mais une pensée théologique propre qui s'efforce de répondre aux questions posées par nos divers contextes historiques et par l'évolution de nos sociétés. Ainsi, « l'Africanisation » n'est possible qu'en référence à la vie des communautés de base.

Africaniser l'Eglise, à quelles conditions ?

Rappelons les limites de ce projet dans les pays où une Eglise locale ne peut compter que sur un évêque indigène travaillant avec quelques prêtres ou religieuses du pays. Comment parler d'Africanisation dans une Eglise toute blanche où le personnel expatrié s'efforce à peine, en dépit des exceptions remarquables, d'entrer dans la mentalité des Africains, de suivre leur rythme et leurs pas ? A la limite que signifie « Africaniser l'Eglise » là où les membres autochtones de nos communautés chrétiennes sont « considérés comme des parias, leurs ministres réduits au chômage, leurs œuvres soumises à toutes les vexations ? (...)

« A l'heure actuelle, constate Engelbert Mveng, il n'y a pas une seule Eglise locale qui ait un budget autonome, capable de faire face aux besoins intérieurs de l'Eglise sans faire appel à l'aide exté-

rieure ». Dans ces conditions, il paraît vain de s'épuiser dans une littérature de l'« indigénisation » s'il n'est pas possible de mettre en route une Eglise capable de marcher sur ses propres pieds. La grande dépendance des Eglises locales constitue le véritable lieu où s'enracine la quête d'un christianisme africain qui s'impose comme conséquence d'un discours fondé sur la logique de l'incarnation du Verbe de Dieu. Or la foi vécue en milieu africain serait une mystification dangereuse si l'Eglise devait se refermer sur elle-même, affrontée aux seuls problèmes de l'authenticité et de l'identité culturelles.

Le langage de l'Africanisation est devenu terriblement ambigu. Ne sécurise-t-il pas les pouvoirs qui redoutent trop que les chrétiens d'Afrique, par les formes de solidarité et d'engagement avec les pauvres et les opprimés, en viennent à remettre en cause la globalité du système d'exploitation néo-coloniale qui s'est installé dans les nouveaux Etats, et dont profitent, précisément, les oligarchies en place ? On peut continuer à vider l'Afrique de ses richesses et appauvrir les masses paysannes et ouvrières en sachant que ce qui préoccupe les prêtres et les évêques africains, les conférences épiscopales ou les communautés de base c'est la recherche d'un christianisme authentiquement africain.

Des exploitations supplémentaires

« Vous allez au Congo ? ironisait jadis Césaire à propos d'un ouvrage célèbre :

respectez la Philosophie bantoue ». Après les indépendances de drapeau, qui ne se traduisent, pour la majorité des Africains, que par l'obligation de la carte de l'identité et du parti unique, la théorie de la négritude a été récupérée dans certains pays pour légitimer une certaine pratique de l'assistance technique. « Vous avez le sens du sacré, nous dit-on, vous contribuerez à sauver le monde du matérialisme ». Pendant qu'on enferme les Africains dans ce langage coupé de la vie réelle, on s'occupe, à leur place, du plus important : l'économie et la politique. Ainsi, il est possible de maintenir au pouvoir des hommes de paille qui répètent ces discours pour endormir les populations misérables.

Une liturgie en musique indigène ferait oublier à l'Africain qu'il est un homme dominé en rythmant son calvaire par des cantiques qui lui donneraient l'espoir d'une félicité céleste, comme au temps des Negro-Spirituals.

Le christianisme s'est implanté en Afrique dans une situation déterminante où les convertis avaient la Bible dans les mains tandis qu'ils étaient dépouillés de leurs terres. Le salut lui-même, annoncé par les missionnaires, n'était entrevu que dans la perspective d'une religion de l'au-delà. Comme l'a exprimé le poète Niger, « Jésus étendit les mains sur ces têtes frisées, et les nègres furent sauvés. Pas ici-bas, bien sûr ».

Le rythme des tam-tams et des balafons dans les Eglises d'Afrique ne sauraient nous mettre à l'abri des menaces que

« l'arme alimentaire » fait peser sur les paysanneries écrasées par la dictature de l'arachide, du cacao ou du coton. Dans les pays du Sahel où les familles apparaissent désormais, non une calamité naturelle et une fatalité due au climat, mais la résultante d'une politique d'oppression et de domination sur les paysans et les éleveurs (13), faut-il que l'Eglise travaille en priorité à ce qu'elle soit africaine dans son « être » autant que son « paraître » ? Devons-nous épuiser nos forces à nous demander si, pour être théologien, il faut raisonner à la Descartes ? Ou bien ne sentons-nous pas le besoin de sortir des bibliothèques et des bureaux, vers un type de société où l'on voit l'intellectuel parmi les planteurs, l'universitaire parmi les illetrés, le médecin parmi les hommes de la brousse, le théologien ou le pasteur dans les villages, là où la faim, la misère et le désespoir deviennent un avenir qui ne débouche sur rien et jette l'homme sur la route de la révolte.

Le plus souvent, ce sont ceux qui sont devenus étrangers à l'Afrique des villages qui cherchent l'adaptation au christianisme, comme les intellectuels déracinés cherchent la négritude et l'africanité. Comme eux, le théologien ou le pasteur africain qui décide de retrouver le « chemin de l'indignité » « ne ramène de son aventure, dirait Fanon, que des formules

(13) Sur la question, voir H. Derriennic, *Famines et Dominations, Paysans et Eleveurs du Sahel sous le joug*. Sur le même sujet, l'ouvrage collectif : *Qui se nourrit de la Famine Afrique ? Le dossier politique de la Faim, Maspéro, Paris, 1977.*

terriblement infécondes. Il privilégie les coutumes, les traditions, les modes d'apparaître ; et sa quête forcée, douloureuse ne fait qu'évoquer une banale recherche d'exotisme » (14).

V - Assumer les interrogations actuelles

Trop d'obstacles empêchent les chrétiens d'Afrique de s'offrir en spectacle, de se regarder eux-mêmes avec les yeux des autres. S'il est bien vrai que nous n'avons pas à chercher notre avenir dans le passé des autres, nous ne devons pas oublier que, pour tout groupe humain, la culture n'est pas quelque chose qui a été fixé une fois pour toutes : c'est l'expression de la vie d'un peuple dans l'histoire, avec ses continuités et ses ruptures, ses tensions et ses défis.

Pour rejoindre l'homme africain dans sa quotidienneté, il faut d'abord restituer à la culture africaine sa dimension réelle, lui restituer ses drames et ses luttes, les déchirements internes et les contradictions à partir desquelles elle se construit. Depuis leur interrogation sur le christianisme, les prêtres noirs ont été trop marqués par un discours qui a été jadis l'expression d'une certaine résistance anticoloniale. Aujourd'hui, ce discours doit être soupçonné : nourri par les travaux d'ethnologues européens, il tend à devenir une idéologie officielle justifiant et renforçant les dominations étatiques

(14) F. Fanon, *Les Damnés de la terre*, Maspéro, Paris, 1961.

contemporaines. Souvent, les intellectuels qui le fabriquent ne sont plus que les « Griots » des régimes en place.

Comment croire en Jésus-Christ dans un contexte où les pays nantis refusent de reconnaître aux peuples noirs un statut de sujet historique ?

C'est dans le monde de ce temps que nous avons à répondre à la question que nous pose Jésus de Nazareth : « Africains, pour vous, qui suis-je ? » La réponse à cette question doit partir d'une situation historique dont il faut bien prendre conscience : « Voici que l'Afrique accède au rang de terrain de manœuvre privilégié des luttes d'influences planétaires, de nouveaux champs de bataille des intérêts multinationaux et qu'un gigantesque safari politico-économique en fait l'objet de toutes les convoitises. Dernière zone de la planisphère à ne pas constituer une chasse gardée, la voici en proie aux battues des uns, aux braconnages des autres ». Ces phrases lumineuses qui présentent « Main basse sur l'Afrique » du sociologue suisse Jean Ziegler résument parfaitement les sollicitations variées dont l'Afrique est aujourd'hui l'objet.

Comment exprimer notre appartenance à Dieu dans un continent qui ne s'appartient pas à lui-même ?

Devons-nous nous laisser enfermer dans un univers religieux à trois dimensions qui sont le péché, les sacrements et la grâce au moment où, sous couvert de coopération, des groupes économiques et financiers se disputent librement les terres, les plages, les mines de bauxite et de cuivre, de diamant, le commerce et le tourisme, sans oublier l'uranium et le pétrole, et, bien sûr la conscience même du peuple africain. Car, la pénétration économique se double toujours d'une domination culturelle. Il sera de plus en plus difficile de séparer les questions de la foi en milieu africain des questions posées par tout un processus de recolonisation en cours dans les pays d'Afrique qui apparaissent comme une sorte de paradis fiscal des multinationales qui exigent un climat de stabilité et de sécurité indispensable au pillage des ressources nationales.

Pour quel espoir mobiliser les communautés de base lorsqu'un phénomène de recolonisation de l'Afrique, en développant le prolétariat dans les villes et les campagnes fera des capitales qui prolifèrent comme un énorme cancer, une redoutable poudrière ?

L'attente de l'autre monde ne saurait nous détourner de ce qui se passe en Afrique, dans une conjoncture où l'on constate, observe Jean-Paul II s'adressant aux corps diplomatiques à Kinsha-

sa, que « ce continent est, lui aussi marqué par des influences dirigées de l'intérieur ou de l'extérieur, sous couvert d'aide économique souvent, en réalité dans la perspective d'un intérêt qui n'a d'humanitaire que son étiquette ». Si l'histoire est le seul lieu où le Royaume de Dieu se cherche et se construit, comment signifier ce royaume, concrètement, dans les conditions actuelles où les empires occultes de la finance et du capital armé contribuent à la paupérisation d'un continent aux richesses fabuleuses ? En dépit de la croissance urbaine, une sorte de christianisme de brousse s'est implanté en Afrique. On voit des prêtres parcourir des villages pour donner les sacrements le plus souvent possible au plus grand nombre de chrétiens possible. La vie de l'Eglise est ici essentiellement tournée vers le culte, les dévotions, la morale, le catéchuménat, les sacrements. On trouve rarement les ecclésiastiques parmi les paysans autour des problèmes de leur travail dans les plantations.

Or, les classes dirigeantes organisent aujourd'hui, par l'intermédiaire des techniciens de l'agriculture, les sociétés paysannes par rapport aux intérêts des anciennes métropoles et aux intérêts immédiats de la bureaucratie des capitales. En effet, la prospérité des villes et des bourgeoisies naissantes doit beaucoup à la sueur paysanne. Une présence d'Eglise en milieu africain doit tenir compte du fait qu'aujourd'hui, les ruraux supportent le poids de la croissance plus qu'ils n'en touchent les bénéfices. En Afrique,

s'inquiète le président tanzanien, « si nous n'y prenions pas garde, nous pourrions en arriver à la situation dans laquelle (...) la véritable exploitation (...) serait celle des paysans par les habitants des villes ».

Comment s'insérer dans les zones rurales...

... au moment où le dénigrement systématique de culture paysanne aboutit à une sorte d'incohérence construite, celle qui, au Tchad ou au Nord-Cameroun encourage le coton au détriment du mil ou celle qui crée, en côte d'Ivoire la faim du riziculteur moderne, tandis qu'en voulant rationaliser le commerce des vivres, on ne réussit pas mieux que les bayamsellam illettrés. L'Eglise ne doit-elle pas ré-examiner son attitude et son action en faveur des populations démunies dans un contexte où la prétendue modernisation rurale n'a pour rôle, la plupart du temps, que d'introduire le paysan dans les rouages du capitalisme qui l'achemine vers des catastrophes alimentaires ? L'Eglise doit assumer les questions de l'Afrique des villages qui ne se réduisent pas à celles que présentent les croyances et les rites coutumiers incompatibles avec la foi chrétienne. Non seulement beaucoup d'éléments de la société traditionnelle ont été bouleversés par le système d'une agriculture extravertie, compte tenu des perturbations engendrées par l'introduction de l'argent, mais des

structures où les paysans sont soumis à une série de ponctions et d'exploitations.

Comment annoncer le message des Béatitudes dans une situation où une administration inerte est entretenue par ponctionnement d'une paysannerie aux abois ?

Au moment où tout est centralisé dans les capitales, les décisions concernant les structures de l'Etat étant rarement prises en fonction des besoins et de la situation de la masse paysanne qui forme la grande partie de notre peuple, l'Eglise doit-elle se contenter de l'extension des groupes de prière, et du développement des formes de dévotions et de piété héritée du XIX^e siècle européen ? Comment annoncer Jésus-Christ à une Afrique où l'on s'encombre du falbala des palais présidentiels, d'une concentration de ministères, manifestation évidente d'une élite montante qui tend à devenir un groupe privilégié ?

La croissance des dépenses administratives, un développement rural généralement conçu comme la promotion des cultures d'exportation, la formation d'un monde rural réduit à n'être qu'un secteur de prélèvements financiers pour la consommation des minorités urbaines, bref, l'apparition des régimes africains fondés sur les intérêts d'une classe de fonctionnaires qu'il importe d'élargir le plus possible, ne constituent-ils le terrain privilégié de l'évangélisation de l'A-

rique en mutation ? Dans les sociétés où l'implantation d'unités agro-industrielles porte les germes de l'appropriation privée du sol, engendrant ainsi l'exode rural des paysans sans terre et l'aggravation des inégalités, la prolifération des bidonvilles à la lisière des grandes villes n'explique pas seulement l'échec des choix socio-économiques de l'Afrique des indépendances, elle situe aussi le lieu propre de la mission de l'Eglise en milieu africain.

Où lire l'Evangile ?

Nous ne pourrions plus lire l'Evangile ailleurs que parmi les masses paysannes qui sont aujourd'hui la classe la plus misérable, la plus exploitée et la plus sous-alimentée, supportant le poids de la croissance en augmentant les cultures d'exportation qui permettent la perception des impôts et la rentrée des devises, lesquelles reviennent, en fin de compte à l'Etat, c'est-à-dire à la bureaucratie dirigeante. Il nous est impossible de nous interroger sur le sens de la foi et ses exigences en faisant comme s'il n'existait pas un gouffre entre le niveau de vie de la minorité urbaine aisée et nantie et celui de la majorité déshéritée que constituent les parias de l'indépendance. Dans un contexte où les richesses nationales sont confisquées entre les mains des plus malins et d'une élite de diplômés, nous ne pouvons limiter l'action de l'Eglise à la recherche d'une liturgie ou

d'une spiritualité typiquement africaines. Il nous faut donc examiner sans complaisance les formes actuelles de l'évangélisation de l'Afrique. Ne penser les problèmes du christianisme qu'en termes d'inculcation, peut entraîner une attitude comparable à celle des lévites de l'Evangile qui passent outre à côté de l'homme tombé entre les mains des brigands. Si « le corps du Seigneur est fait des douleurs de l'homme écrasé par l'injustice », l'Eglise doit travailler à devenir une force pour la libération du pauvre et de l'opprimé. Elle doit s'engager dans la tâche de reconversion à l'Evangile pour actualiser en Afrique la protestation des prophètes contre les violations du droit, les spoliations des faibles et des petits, la violence et les abus du pouvoir. Sans l'Eglise, dans ces pays d'Afrique où règne le parti unique, qui n'admet pas d'autre alternative, tandis que les syndicats végètent sans syndicalisme, qui peut mettre au pas l'oppressur, défendre l'orphelin, prendre la défense de la veuve (Is. 1, 17) ?

Accueillir ces questions

L'Eglise ne devrait-elle pas accepter sa propre remise en question à partir des situations de domination et d'exploitation auxquelles sont soumis les villages africains ? Comment aider les villages à résister à la destruction et à la paupérisation en utilisant les marges de manœuvre que leur laissent les différents pou-

voirs généralement méfiants à l'égard de l'initiative paysanne ? Si l'Afrique peut sortir de ses blocages en retrouvant « le chemin des villages », l'Eglise peut-elle évoluer en marge des luttes des masses rurales où s'actualisent les potentialités révolutionnaires de la paysannerie ?

Ces questions doivent être accueillies par l'Eglise d'Afrique comme un processus nécessaire à son renouvellement et à son rajeunissement. Les positions de pouvoir au sein d'une société qui se structure en groupes antagonistes et inégaux constituent le lieu où l'Eglise doit s'interroger sur son identité et sa raison d'être dans l'Afrique d'aujourd'hui. Car, les villages où les paysans constituent le monde des exclus d'une croissance sans développement, les quartiers populaires où vit le petit peuple, les jeunes sans avenir : telle est la situation fondamentale en fonction de laquelle l'Eglise d'Afrique doit chercher à se définir. L'enjeu des nouvelles options d'une Eglise dont les choix s'identifient à ceux du Messie des pauvres et des opprimés, c'est une évangélisation historiquement crédible et significative à partir des problèmes du milieu où nous sommes enracinés, compte tenu des contradictions qui s'y vivent et qu'il faut essayer de résoudre.

VI - Un Christianisme à partir de la « périphérie » est-il possible ?

Sans doute, en Afrique noire, l'Eglise n'a

cessé de se mettre au service des populations démunies par ses œuvres scolaires, sociales et sanitaires. Mais il arrive aussi que là où des collèges et des hôpitaux ont surgi pour aider les pauvres, ils finissent par être seulement à la portée des familles appartenant aux classes dominantes.

Parler en termes de « sous-développement » : une mystification

Dans beaucoup de régions d'Afrique, les missions chrétiennes participent à de nombreuses activités d'animation et de vulgarisation en milieu rural. Est-on sûr que l'idéologie du développement assumée par les Eglises ne soit pas la reprise sournoise de l'ancienne conception des missions comme force « civilisatrice » faisant passer certains peuples de l'archaïsme à la modernité ? Ce faisant, l'Eglise évite toute remise en question du système néo-colonial qui est, par définition, rapport-exploitation. En s'imaginant être au-dessus des conflits socio-politiques et économiques, l'Eglise resterait dans le champ de l'impérialisme, rendant possible l'intégration de l'Afrique dans le système de la domination dont les peuples de la périphérie sont victimes.

A travers ses activités socio-économiques et caritatives, l'Eglise semble avoir assumé une problématique du « sous-dé-

veloppement » qui constitue, à maints égards, une mystification d'envergure dans la mesure où elle assimile ce phénomène à un retard. Il s'agit là d'une vision qui se place en dehors du mouvement réel de l'histoire, et de la dialectique des contradictions sociales, internes et externes. Elle débouche simplement sur la politique d'assistance et de « modernisation » se traduisant par un élargissement relatif du secteur capitaliste, au prix d'une aggravation des distorsions, des déséquilibres et de la dépendance, d'une « marginalisation » et d'un appauvrissement plus poussé de nos masses populaires. Partout se creuse, à travers l'Afrique, le fossé entre oppresseurs et opprimés. Partout l'étau se resserre, rendant toute parole périlleuse, exposant aux pires sévices et pouvant, à la limite, coûter la vie à ceux qui la préfèrent dans les circonstances tragiques où triomphe une sorte de terrorisme officiel avec son cortège d'intimidations et d'arrestations arbitraires, d'expulsions et de tortures, d'assassinats légaux, tarissant à sa source toute pensée véritable, écartant le débat de la vie publique.

La puissance subversive de l'Évangile

L'insolence des appareils de l'État néo-colonial a pris le relais de la violence coloniale ; ici ou là c'est la force brute, aveugle et sauvage, qui règne sans partage sur les cœurs et les esprits, dans une

atmosphère où la méfiance et la peur tendent à devenir une dimension de la conscience collective. Voici l'Église d'Afrique en présence des hommes aux mains nues, les mains d'hommes et de femmes, de jeunes sans défense, opprimés et sur-exploités, mystifiés en permanence par les organes de presse monopolisés par les pouvoirs charismatiques. Au-delà du folklore des discours officiels qui fonctionnent comme un redoutable opium, il nous faut repenser le sens du christianisme en Afrique sans nous laisser tenter par la pieuse rumination du passé, mais participer au débat où il faut reconnaître à tous et à chacun le droit à la parole, sans chercher à réaliser l'unité au sein de nos peuples par la matraque et le refus de toute opposition.

Dans ces conditions, si l'on ne veut pas que le message chrétien soit utilisé pour endormir les consciences des pauvres et des humbles, il faut bien chercher à mettre en évidence la puissance subversive de l'Évangile (15). Après une période de l'histoire des missions où l'Église s'est compromise avec les puissances de l'argent organisant l'échange inégal, l'incarnation du christianisme en Afrique doit être interrogée en profondeur dans la perspective des pauvres et des opprimés. Dès lors, l'Église n'a de sens que si elle devient le lieu où se fait entendre le cri de l'homme, à la suite de Jésus-Christ qui révèle le véritable nom du Dieu de

(15) Cf. V. Cosmao, *Changer le monde : une tâche pour l'Église*. Cerf, Paris, 1979.

l'Exode (16). Dans les situations où les riches oppriment les pauvres et s'enrichissent à leur dépens par les formes multiples de corruption qui sont la gangrène des classes dirigeantes en Afrique, n'est-il pas urgent de rappeler avec force qu' « opprimer le pauvre, c'est outrager le Créateur » ? (Pr. 14, 31). (...)

Au-delà des activités qui sont des alibis hypocrites, le combat contre les injustices n'est-il pas la tâche primordiale des chrétiens d'aujourd'hui ? Dès lors « libérer le spolié du pouvoir du spoliateur » (Jr. 23, 3) ne constitue-t-il pas la véritable religion de notre temps (Dt. 15, 14, Jr. 7, 3-10, Is. 58, 6-9) ? Dans les Eglises d'Afrique, nous avons besoin de retrouver les implications concrètes de la doctrine du salut que les pratiques ecclésiastiques ont longtemps négligées. Si le salut concerne tout l'homme appelé à une plénitude de vie non seulement pour l'éternité mais ici et maintenant, cela entraîne pour l'Eglise le devoir de travailler à libérer les hommes d'Afrique de toutes les formes d'injustice et d'oppression.

Bien situer le lieu de la mission

Dans cette perspective, le lieu de la mission, c'est là où se cherche et se construit le monde de demain, les chantiers de construction de la société africaine, dans

(16) Lire dans ce sens : Le Cri de l'homme africain, question aux Chrétiens et aux Eglises d'Afrique. Paris, 1980.

les efforts accomplis en pleine sécularité, en dehors de la sphère religieuse, dans les situations de l'injustice à combattre et des mécanismes de domination à rompre. Il nous faut ici aider les paysans à retrouver la capacité de résister aux formes d'agressions extérieures et de dominations internes. Il nous faut trouver des lieux de l'engagement évangélique partout où les hommes s'organisent pour qu'ils puissent défendre leurs droits légitimes : l'Eglise doit participer à tous les efforts par lesquels les peuples africains refusent de dépendre du bon vouloir des puissants qui, au gré des impératifs de leurs économies, ne cessent de réaménager et de moderniser les rapports de domination et de dépendance qu'ils imposent au reste du monde.

L'Afrique est recolonisée, la soumission au capital extérieur est plus grande que jamais sur le continent noir. L'Afrique est paralysée : des énergies sont étouffées et bloquées. L'Afrique martyre crie vers le ciel : il y a un autre avenir possible qui répond aux aspirations profondes des hommes et des femmes d'Afrique. Cette réponse exige de nous un long combat pour l'homme africain : bandons nous muscles pour mettre « hors jeu » toutes les forces de destruction, tous les germes de mort qui empêchent l'Afrique de réaliser ses potentialités et de revivre, en plénitude. Il ne faut laisser subsister ici aucune illusion : c'est dans l'affrontement des contradictions internes de l'Afrique d'aujourd'hui que se construira la libération de demain.

L'Eglise est invitée à la vigilance et au courage

L'Eglise est confrontée à un devoir de vigilance, elle est invitée au courage. Plus simplement, elle doit sortir des sentiers battus d'une praxis qui l'enferme dans une sorte de sommeil dogmatique à l'égard des violations de l'homme, des brimades aveugles, des mutilations, des structures d'inégalités et de domination parmi les peuples où le système néo-colonial étend partout des tentacules immenses, avec la complicité des bureaucraties au pouvoir, tandis que la prospérité insolente et scandaleuse d'une mince couche de privilégiés entraîne la clocharisation du plus grand nombre de jeunes et d'adultes. Si elle veut être présente à l'histoire actuelle de l'Afrique, l'Eglise doit bien comprendre que son identité est en jeu à tous les niveaux de la société africaine, là où des milliers de jeunes africains ne peuvent tourner le dos aux masses paysannes et ouvrières dont ils sont issus pour être « récupérés » par le club des nantis qui vivent de l'exploitation des couches sociales déshéritées.

C'est avec des hommes frustrés de leurs droits et réduits au silence par le terrorisme d'Etat, les menaces et les intimidations que l'Eglise doit faire corps, si elle est réellement le corps du Crucifié du Golgotha ; il lui faut rentrer dans notre conditions d'origine, à partir des situations et des efforts à travers lesquels se trouve le refus de voir se perpétuer la misère de notre peuple. C'est le sens du

salut en Jésus-Christ, aujourd'hui, qui seul compte pour nous, dans les conditions de sous-humanité que des facteurs multiples et convergents imposent à l'Afrique.

Mettre en œuvre la fonction critique de la foi

Dans les milieux où nous sommes enracinés, ce n'est pas le sexe des anges ni l'infailibilité du Souverain Pontife qui interrogent notre foi d'Africain, mais l'absence d'une véritable mise en œuvre de la fonction critique inhérente à la foi. Comment comprendre que l'Eglise d'Afrique soit bloquée par une praxis ecclésiastique qui est en fait une sorte de conservatoire d'un moralisme étroit, d'un sacramentalisme ritualiste, d'une spiritualité désincarnée et d'une dogmatique desséchante ?

Si Dieu se dit dans l'histoire, les absents de l'histoire de notre temps ne constituent-ils pas l'espace de révélation du Dieu vivant ? Comment Dieu intervient-il dans le monde des hommes là où des jeunes investissent leur misère dans leurs études, subissant une série d'injustices dans un système de formation qui assure la reproduction des classes et des inégalités sociales ? Bref. La marginalisation croissante d'immenses couches de population n'apparaît-elle pas comme le lieu où se trouve et doit se préciser l'originalité de l'Eglise et sa mission en Afrique ?

Si nous ne voulons pas livrer des milliers d'hommes à la dérive, dans les sectes multiples où s'opère la manipulation du croyable, si nous ne voulons pas les jeter entre les mains des démagogues horribles et débordés, qui répandent des idéologies aliénantes, il nous faut « libérer » le christianisme africain de la Captivité babylonienne où l'ont réduit les structures romaines qui pèsent sur les mentalités ecclésiastiques, les pesanteurs sociologiques d'une religion de l'au-delà, les formes de piété d'un christianisme en décomposition, l'apolitisme déguisé des missionnaires occidentaux, l'apathie massive, l'irresponsabilité et la cupidité intolérables du clergé africain, l'absentéisme du laïcat autochtone, l'inconscience ou l'infantilisme des religieuses africaines formées à l'europpéenne.

Depuis la traite des Nègres, l'histoire de l'Afrique est une histoire de la violence : elle est faite de tensions et de conflits. L'Eglise ne peut ici planer au-dessus de la mêlée, aspirant à la transcendance de l'Esprit : il lui faut retrouver le contact avec la terre africaine, non seulement avec ses religions et sa culture, mais avec les humiliations, la violence de l'impérialisme et du pouvoir, les résistances et ses luttes.

Les situations d'injustice et de domination de l'Afrique obligent l'Eglise à prendre conscience des rôles sociaux d'une foi et d'une théologie qui ne s'articulent pas avec les risques et les obscurités des luttes quotidiennes en solidarité avec les opprimés et les exclus de la société afri-

caine. Elles nous appellent à remettre en cause les projets pastoraux qui ne prennent en considération que les problèmes des séminaires ou des catéchistes, la polygamie et les rites matrimoniaux, etc. Nous devons bien nous rendre compte, dans l'Eglise, que toutes les stratégies d'assistance laissent entière la question radicale des mécanismes qui engendrent et perpétuent la pauvreté et la misère. La création et la gestion des œuvres de charité risquent aujourd'hui de soulager la conscience de l'Eglise en lui fermant les yeux et les oreilles sur les rapports sociaux aliénants. Or il semble que tout est à faire pour que l'Eglise se donne des instruments d'analyse de la situation présente, qu'elle apprenne à lire ce qu'elle fait à la lumière de l'Évangile : tout est à faire pour élaborer une véritable pastorale de l'intelligence des problèmes actuels de notre société.

Ce que nous ressentons, c'est la nécessité de déchiffrer le sens de notre histoire contemporaine en relation avec les efforts de nos peuples pour se constituer un nouvel avenir différent du passé colonial et du présent néo-colonial, de lire cette histoire en la confrontant à la pratique de Jésus dont l'Évangile apparaît comme le récit toujours vivant et actuel. Désormais, il nous faut partir, non pas des vérités éternelles pour rejoindre la réalité, mais des formes d'engagement par lesquelles s'actualise la manière d'être de Jésus Christ parmi les hommes de son temps. La transformation de la société africaine apparaît comme le lieu de

cette confrontation entre le réel africain et les exigences de l'Évangile.

Il faut nous replacer au cœur des choses et de la vie, au point de jaillissement d'un avenir en train de naître, et de participer à son invention.

Un Évangile annonciateur d'un avenir nouveau

Seule la compromission de l'Église avec les paysans dépossédés, les jeunes sans travail, les populations des bidonvilles, les forces sociales neutralisées et réduites au silence, peut manifester aujourd'hui que l'Évangile est réellement libérateur, annonciateur d'un avenir nouveau. L'homme africain doit, lui aussi, renaître, et collectivement. Or, comme l'écrivait Paul VI, « l'Église a le devoir d'annoncer la libération de milliers d'êtres humains, beaucoup d'entre eux étant ses propres enfants, le devoir d'aider cette libération à naître, de témoigner pour elle, de faire qu'elle soit totale » (Lettre sur l'évangélisation dans le monde contemporain). Au moment où le petit peuple découvre que l'ère des indépendances africaines n'a apporté que chômage, diminution du pouvoir d'achat, insécurités dûes aux actions commises par les éléments incontrôlés des forces de l'ordre, vexations quotidiennes, écart croissant entre son niveau de vie et celui des classes dirigeantes, que devons-nous faire ?

De quel côté se situe l'Église dans les pays africains où rien de fondamental

n'a changé, où le seul apport de l'indépendance a été le remplacement des structures coloniales classiques par des structures d'oppression plus achevées et moins directes ? Notre Baptême et notre Confirmation ne nous impliquent-ils pas dans tout ce qui peut bloquer l'avenir de l'Afrique et menacer l'homme dans ses droits, la dignité de son existence ? Au moment où les Africains se sont donnés de nouveaux maîtres à peau noire, tandis que les paysans découvrent que l'indépendance, c'est pour les ministres, les hommes d'affaires, les diplomates, les experts, les commerçants, les autorités administratives et politiques, les intellectuels, comment percevoir de manière critique les enjeux de l'Incarnation en Afrique aujourd'hui ?

L'adhésion au Christ subit ici une rude épreuve par cette situation où des dictatures sanglantes évoluent à l'ombre de la coopération internationale, les exemples de décolonisation réussie n'étant qu'une chasse gardée de l'impérialisme. Dans la mesure où ce système peut être considéré comme le principal responsable de la misère et de l'oppression dans les pays d'Afrique, quelles performances acrobatiques peut-on imaginer pour éluder les questions cruciales que cette situation pose à l'Église en milieu africain ?

Aider la libération historique la plus urgente, la plus quotidienne ? N'y aurait-il pas là la réponse prophétique et un signe de l'espérance pour ceux qui vivent dans le désespoir ? S'il est difficile d'annon-

cer Jésus mort et ressuscité pour les hommes sans se placer du côté des efforts d'émancipation, sans prendre parti pour les masses cantonnées dans la misère et la faim, poussées en marge de la société, un nouvel espace surgit pour la mission de l'Eglise en Afrique. L'Eglise risque d'être le reflet de l'ordre établi, et de servir, en permanence, au maintien de cet ordre.

Elle apparaîtrait alors comme l'une des composantes de l'idéologie du pouvoir, l'un des piliers et des principaux remparts des régimes en place. L'Évangile serait utilisé comme un moyen pour étouffer la clameur des opprimés, briser la résistance au pillage et domestiquer les esprits des convertis qui sont aussi les dominés. On est porté à cette image quand on voit le statut privilégié accordé aux hommes d'Eglise dans les cérémonies officielles.

Le message de l'Évangile ne risque-t-il pas d'être émoussé par le régime de faveurs au point de laisser l'Eglise insensible à l'agonie des peuples entiers ? Pour se redéfinir à partir de la « périphérie » dans une solidarité effective avec un peuple de parias, l'Eglise d'Afrique doit opérer la rupture d'avec un langage de la foi qui manifeste l'oubli de l'homme concret embourbé dans l'histoire. Elle doit confesser Jésus-Christ dans le cadre de l'existence des pauvres, dans le coude à coude fraternel avec les accoucheurs de l'avenir et les combattants de la liberté et de la justice. C'est ainsi que l'Eglise rendra à Jésus le véritable visage que

des siècles d'uniformisation par le cléricalisme colonial lui avait retiré. Jésus deviendrait Celui qui paie de sa vie son engagement libérateur et invite ses disciples à ne pas chercher de sécurité face à tous ceux qui frappent les pauvres et les petits, prolongeant dans l'histoire le drame de la Passion.

Retrouver un art de vivre l'Évangile au milieu de la violence et de la misère

L'Eglise d'Afrique a besoin de trouver un art de vivre l'Évangile au milieu de la violence et de la misère, en sachant que Dieu s'identifie à l'homme dans sa situation. Aujourd'hui, Jésus-Christ, c'est l'opprimé. Il nous faut donc retrouver l'enracinement du Christ dans les conditions de vie des hommes d'Afrique et, à travers la crucifixion, retrouver le drame du Noir, chaque taudis devenant un véritable calvaire. Dans cette perspective la foi n'a de sens que si nous arrivons à refléter la gloire de Celui qui nous fait passer des ténèbres à son admirable lumière.

L'Afrique d'aujourd'hui ne sera pas sauvée par une Eglise de dévotion repliée dans son culte et ses problèmes de clercs. Il y a des problèmes suffisamment urgents pour qu'on s'y arrête afin de les traiter en priorité : les situations de pauvreté, d'injustice et de domination en Afrique sont de cet ordre. Il faut donc en finir avec une praxis pastorale « culturelle » et « culturelle », plus soucieuse de l'« africanité » de la foi et peu atten-

tive aux questions cruciales de l'exploitation des peuples des différentes régions d'Afrique.

L'Eglise ne peut tirer aucune fierté d'une carence grave, d'une série d'omissions et de démissions qui, jusqu'ici, l'ont fait passer à côté des problèmes de la libération des opprimés de notre continent. L'Evangile est aussi le cri de la misère et de la servitude qui frappe à la porte de l'Eglise, il faut en faire le chant d'espoir de ceux qui entendent la Joyeuse Nouvelle de Celui qui prend en main la cause de ceux qui souffrent. La solidarité du Christ avec les exploités de notre continent nous rend l'espérance.

Le rôle de la Jeunesse Chrétienne Africaine

Pour témoigner de cet évangile dans un monde en quête de justice et de liberté, l'Eglise peut-elle compter sur une jeunesse chrétienne capable de dépasser l'opportunisme et le carriérisme des anciens militants des organisations d'étudiants qui, dans la grande majorité des cas, sont tentés de renoncer aux idéaux de combat, aux recherches d'une société plus libre et fraternelle, pour servir les régimes répressifs ? En Afrique Noire, la jeunesse est une force mobile : elle peut apporter une contribution décisive à la résistance aux facteurs externes et internes de domination.

A l'intérieur des structures néo-coloniales où l'idée d'indépendance a été vidée de son contenu, la tragédie de l'Afrique

ne serait-elle pas la rupture des jeunes, des étudiants et des intellectuels avec des masses populaires ? Faut-il s'enfermer dans le cadre artificiel des bureaux climatisés, sans jamais se mêler à cette terre de parias que constituent les paysans d'Afrique et les masses qui grouillent dans les taudis des agglomérations urbaines ?

Dans la mesure où la jeunesse africaine, dans sa grande majorité, forme un groupe social non privilégié, souffrant des contradictions des régimes en place, ainsi que l'attestent les grèves qui se sont multipliées dans la plupart des Etats africains, la tâche de la jeunesse chrétienne d'Afrique, étudiants et intellectuels, c'est de rejoindre les masses paysannes et ouvrières, de s'éduquer auprès d'elles et de participer à leur lutte, pour la conquête de la seconde indépendance, celle qui ne profite plus à une élite ? Dans cette perspective, l'option de la Jeunesse chrétienne d'Afrique pour les pauvres et les opprimés apparaît comme la réponse de l'Evangile à l'immense clameur d'un continent. Il nous faut incarner cette réponse dans les lieux de tensions et de conflits de nos sociétés en nous rappelant que l'avenir appartient à ceux qui auront su donner aux générations actuelles les raisons de vivre et d'espérer. Alors, dans les matins neufs d'un monde nouveau, l'Afrique chantera sa dignité reconquise et sa liberté retrouvée.

Prends la route, mon frère pour tracer avec ton peuple les longs chemins de résurrection !

L'Eucharistie

aujourd'hui

Ce pain pourra-t-il entrer
" en eucharistie ? "

Marié avec l'hostie !!!
Il y a quelques années,
des copains de l'atelier où je travaillais
s'interpellaient sur leurs anniversaires de mariage.
Ils étaient mariés depuis 2, 3 ou 8 ans ;
leurs propos étaient divers,
les commentaires ne devaient pas tout dire
de leur expérience.
L'un d'eux brutalement m'interpelle :
« Et toi, depuis quand tu es marié avec l'hostie ? »
Cela faisait dix ans, à l'époque.
En cette année de Congrès eucharistique,
cela fait vingt ans !

Quelle hostie ?

Pain quotidien de chair et de ferraille.
Métallos, tuyauteries en tous genres,
locataires de la ZUP,
HLM bétonnés en toutes dimensions,
travailleurs à statuts certains ou incertains,
intérimaires et précaires ;
Locataires « obligés » de tours et de coursives
parce qu'ils n'ont pas « d'accès à la propriété »,
ou parce qu'ils ne sont que des immigrés.
Hommes et femmes, jeunes et adultes,
habitués aux coups durs.
Militants syndicaux et politiques,
toujours militants du refus de l'injustice,
du mépris ;
et du sommeil dans le sable
où il est si bon de plonger la tête.
Ce pain-là est frais,
appétissant comme la solidarité en terme d'Amour.
Il est dur et récalcitrant
comme la lassitude du « on n'y pourra jamais rien ».
Ce pain-là pourra-t-il entrer « en eucharistie » ?
A-t-il sa place au Congrès ?
Malgré les apparences, je le pense,
puisqu'il est vrai
et déjà partagé.

Quel prêtre ?

Prêtre pour ce pain là ; évidemment.
Prêtre de la Parole
capable d'en faire une nourriture,
comme l'a institué celui qui s'est livré pour cela.
Prêtre de l'Évangile de Jésus...
Le suis-je vraiment,
avec un cœur sans partage ?
Comment ne pas être partagé
quand le pain se fait dur

et qu'il faut y mordre sans faire semblant ?
Comment ne pas être partagé
quand vient la solitude,
comme le doute devant une tâche apparemment impossible
en ces jours que nous vivons ?
La tâche de « discerner le corps »
à la manière de Paul chez les Corinthiens.
Et pourtant, c'est pour cette tâche là
que « Tu m'as séduit et que je me suis laissé séduire »
(Jérémie, 20, 7).
Heureusement que cette tâche a embauché déjà du monde
avant moi et mieux que moi :
hommes et femmes, jeunes, adultes
à la soif aiguë par celui qui frappe à toute porte
et entre si on lui ouvre,
à l'appétit ouvert par le pain de demain
nécessaire pour aujourd'hui ;
chrétiens de l'Amour multiforme et fidèle,
prêtres et pasteurs pour l'Évangile du pain quotidien.
Toutes et tous « en communion »,
exprimée ou mystérieusement murmurée.
Tout ce peuple de « prêtres » aura-t-il sa place au Congrès ?
Il le faudrait bien.
Comme l'iceberg :
ce qui est immergé ne se voit pas
et permet pourtant à ce qui est invisible,
mais grand et réel,
de se manifester pour la lumière des hommes.

Jean-Pierre Margier
prêtre ouvrier.

Chaque jour je vais chercher le pain

Je célèbre l'Eucharistie à peu près chaque jour.
Habitude ? Routine ?
Dès le petit séminaire, j'ai été convié à l'Eucharistie quotidienne.
Je crois cependant pouvoir l'affirmer :
il y a, pour moi, autre chose que le pli de l'habitude.
Il y a Jésus Christ,
Jésus Christ partout vivant,
partout présent et partout tangible si je sais le rencontrer.
Et là, Jésus Christ présent
dans l'acte plénier de son incarnation.
Jésus Christ dans le grand acte de sa Pâque.
Jésus Christ « passage ».
Jésus Christ continuant à nous faire passer,
moi et la multitude humaine,
jusque dans le cœur de son Père.
Je célèbre en semaine avec deux ou trois personnes,
parfois tout seul.
Je célèbre le dimanche avec la communauté chrétienne.
J'essaie d'aider cette communauté à vivre l'acte eucharistique.
Dans tous les cas,
la même réalité fondamentale, existentielle, demeure :
Jésus Christ à la rencontre des siens
pour les entraîner dans son amour libérateur.
Quand je suis tout seul,
il m'arrive de crier très fort :

Le Seigneur soit avec vous !
Il n'y a personne, là, dans cette Eglise ;
mais, par delà les murs, tous ceux qui vont, viennent,
se pressent, avec leurs soucis, leurs joies,
leurs déchirements, leurs bagares,
leurs richesses humaines.
Je les porte devant lui.
Ils sont là quand même,
les plus proches, les plus lointains,
les très loin.
Je pense à Teilhard,
évoquant dans « le milieu divin »,
une carmélite toute seule,
à genoux dans la chapelle de son carmel.
Autour de cette petite bonne femme en prière,
il voyait tourner le monde entier.
A plus forte raison puis-je voir tourner le monde
lorsque je célèbre l'Eucharistie.
Primauté, initiative de Jésus Christ.
Dieu sait si nous nous décarcassons pour préparer,
rendre plus vivantes, plus fraternelles, plus communautaires,
nos célébrations dominicales.
Je reste pourtant parfois sur ma faim...
comme lorsque des jeunes nous disent à l'issue d'une célébration
où ils étaient davantage parties-prenantes :
« Aujourd'hui, c'était extra ! »
Ou lorsque des adultes éprouvent le besoin de nous remercier
pour le " tonus " d'une célébration.
Je me demande alors : ont-ils vraiment rencontré Jésus Christ ?
Se sont-ils laissés saisir en son acte unificateur, libérateur ?
Trop de revendications concernant les célébrations eucharistiques,
revendications par ailleurs intéressantes et nécessaires,
me paraissent souvent secondaires par rapport à la foi
qui devrait nous soulever, tous,
lorsque nous célébrons Jésus Christ,
mort et ressuscité,
dans l'acte eucharistique.
C'est bien avant tout le « mystère de la foi ».

Nous n'avons pas fini d'en annoncer l'essentiel !
J'entends encore mon frère, Joseph, un rural, me dire :
« Chaque jour, je vais chercher le pain,
content de rencontrer des gens
et de prendre la nourriture indispensable.
Chaque jour, je vais chercher le journal
qui me met au courant des événements,
ce qui se passe dans la commune, dans la région.
Ce sont aussi les conversations au hasard des rencontres.
et bien, la messe, c'est pareil !
Partage des lectures et de pain eucharistique,
source de relation entre Dieu et les hommes,
et des hommes entre eux ».
Besoin vital de puiser, dans la foi, à la source vitale.
Moi aussi, j'ai besoin
de puiser sans cesse à la source,
là où elle jaillit de toute sa plénitude.
Alors je peux repartir à la rencontre de mes frères,
de ceux que j'aime bien et de ceux que j'aime moins,
de ceux qui m'aident et de ceux qui m'agacent,
de ceux qui me fortifient et de ceux qui me crucifient...
avec le désir de laisser encore Jésus Christ
« passer » au milieu d'eux.

Henri Trouillet,
de l'équipe de Toulouse.

“ Frotter ” notre vie, celle du monde, à un don

Comment je vis l'Eucharistie ? Comment je célèbre l'Eucharistie ?
Ce mois-ci, cela fait vingt ans que je suis prêtre.
Les temps ont changé, les expressions ont changé.
Pourtant, c'est toujours la messe, le passage, le Christ.
En semaine, maintenant, je célèbre, ou tout seul,
ou bien avec des frères et des sœurs.
C'est, la plupart du temps, dans une petite chapelle,
aménagée dans un appartement,
dans l'intimité facile de l'amitié.
Partages simples,
le soir le plus souvent,
avec le bourdonnement plus ou moins envahissant
du quartier ou des voisins.
La prière est tout naturellement portée par le groupe.
Chants et expressions libres, à l'occasion,
après l'Evangile ou pendant les intentions.
Est là qui veut.
Cette « demie-heure de vérité »
(comme disait un jour le Père Liégé, à Pontigny)
est le phare, ou la référence,
aussi quotidienne et nécessaire que le pain.
Assis à même le sol, ou à genoux, l'espace sacré est là.
Chacun de nous l'occupe.
C'est le moment privilégié et inépuisable de la foi,
comme chaque assemblée mobilisée pour la Pâque.

Si chaque Eucharistie a son poids identique
de richesse et de cadeau,
indépendamment des lieux,
si le Corps du Christ est fait pour se construire
n'importe où,
celle où je suis, depuis plus d'un an, le dimanche,
se passe en prison.
Ces messes-là remplissent la matinée.
Je célèbre trois fois, dans trois endroits différents.
Mon « territoire » couvre trois mille prisonniers
dans un lieu qui en contient autour de six mille.

Je peux dire alors que le dimanche,
c'est mon jour le plus « difficile »,
celui qui m'accapare le plus.
Aucune comparaison avec mon travail normal de la semaine,
celui de « medical aide » ;
ou même avec les rencontres individuelles à la prison.
Puisque le but est de célébrer avec des prisonniers,
tous, des gens blessés et marqués,
j'ai absolument besoin de préparation à distance.
J'en trouve le temps pendant la semaine.
Ensemble, avec un ami jésuite,
une sorte de mendiant de Dieu dans la réalité New-Yorkaise,
et une sœur engagée elle aussi à la prison,
nous prenons, triturons longuement les textes de la messe.
On cherche l'école de l'évangile ;
on est sûr qu'on a affaire, là, à la Vie,
qu'il y a quelque chose à faire, à dire.
Cette réunion, chaque fois, est très « vraie ».
Il y a une volonté commune d'être là « en esprit et vérité »,
en disciple.
Je ne dis pas que nous y arrivons,
mais il y a l'évidence que ce que l'on fait est risqué,
exigeant, extrêmement prenant.
L'Écriture, là, est nourriture, feu, médecine, miroir.

On cherche Dieu à ses mots,
on « écoute », on se laisse « saisir ».
Par exemple, on réalise ensemble
qu'il n'y a « rien » à ajouter aux mots de Jésus,
qu'il y a seulement à les entendre,
que seul le Père du ciel est « bon »,
que tout est « prison » en dehors de la vérité..
Bref, j'ai besoin de ce début d'atmosphère,
de ce genre de prière voulue, appelée, découverte, compromettante,
pour, doucement, accepter ce qui vient,
sans « respect » de surface, sans « rôle » d'emblée assumé.
Comme une sorte d'effacement de la fonction.
Parce que le dimanche matin j'ai affaire à des gens cassés,
au fond d'un puits, comme nus, le dos au mur,
l'Eucharistie, mort et résurrection, abîme de bonne nouvelle,
ne peut être qu'accueil le plus ouvert possible
à tous ces cris.
D'un côté, c'est une « communauté de base » qui est là,
souvent très loin d'une formation « classique » ecclésiale
motivée à sa façon,
qui chante, qui prie et qui attend.
De l'autre, c'est un sacrement possible,
chaque fois neuf.
Alors ça veut dire d'abord que j'ai à modifier,
dépouiller quelques exigences,
qui, en d'autres lieux, seraient normales.
Par exemple, celles d'une fidélité trop soucieuse des rubriques,
ou celle d'une attention trop sensibilisée au « bon ordre ».
Non que je doive tout aplatir
au niveau de regards obscurcis ou distraits, ou trop préoccupés,
mais que la liturgie, dans toute sa verdeur et son mystère,
soit là non pour « aider » à vivre,
à supporter, à consoler,
mais pour « changer ».
On n'est pas là pour résoudre tous les problèmes du monde,
y compris les siens.
On vient — et c'est toujours un apprentissage —
pour « froter » notre vie, celle du monde, à un don.
A une paix qui n'est pas d'ici.

A une vérité qui a tout « enduré ».
Ça voudra dire que la transparence du Christ
trouvera ou ne trouvera pas son chemin.
A nous, le lieu, l'heure,
les quelques moyens courts, limités, passagers, bousculés.
A lui, la densité de la Présence,
la grâce qui réussit.

Je peux dire alors que je prépare ce dimanche le plus possible
pour être intérieurement libre
et le laisser faire, lui ;
pour être détaché de tout,
et surtout de projets.
C'est pour cela qu'il me faut relativiser,
accepter n'importe quelle aventure.
Tout ce qui arrive, tout ce que je vois,
n'est absolument pas important à mon niveau.
Les circonstances ne sont pas le Royaume.
Seuls, les « bénis » et les « petits » y rentrent.
Apprendre et ré-apprendre que dans chaque Eucharistie,
seul, en groupe, ou en foule,
il y a le patrimoine de l'Eglise,
la communion des saints,
l'aujourd'hui de Dieu.
Faire le saut et s'y brûler.
Il est toujours grand le mystère de la foi.

Pierre Raphaël,
petit frère de l'Évangile à New-York.

Reconnaître le Judaïsme

*Eric Brauns **

« Toute rencontre avec les juifs signifie, en dernière analyse, que le christianisme, au lieu d'être une vision générale des choses, est encore toujours un fait de l'histoire ».

Paul Beauchamp (1).

« Rabbi - ce qui signifie Maître -, où demeures-tu ? (Jn 1, 38). Cette question résonne encore en tout ce qu'elle avoue de la distance qui nous sépare du Maître. Remarquez que nous ignorons aussi où demeura Jésus de Nazareth et que nous avons bien du mal à acquiescer au fait qu'il ait eu une demeure : plus qu'une demeure, un peuple, une terre, une langue, une foi. Notez aussi que les destinataires du IV^e Evangile ne savaient pas, eux non plus, ce que veut dire « Rabbi » : le fossé est large déjà entre chrétiens et juifs.

N'avons-nous pas souvent insisté trop fort sur le fait que Jésus n'avait pas de « maison » (Mt, 8, 20) pour nous absoudre de l'ignorance sauvage de ses racines ? Plus nous en avons fait l'Homme abstrait et universel, l'idéal exemplaire d'humanité nécessaire à nos philosophies « chrétiennes », plus nous nous sommes donnés bonne conscience vis-à-vis d'Israël. Puisque Jésus a transgressé lui-même toutes les limites de son peuple, qu'avons-nous à faire de nous y empêtrer à nouveau ? N'avons-nous pas été jusqu'à indentifier la libération apportée par le Christ avec une négation de sa culture religieuse qu'il aurait effectuée le premier ?

Heureusement, grâce à des chercheurs et à quelques théologiens tenaces, il deviendra de moins en moins possible pour les chrétiens de se passer de la confrontation avec la vie et la pensée juives. « Il s'agit avant tout de commencer à **faire mémoire** ensemble, nous qui puisons dans un passé commun, nous réclamons d'une même Ecriture, relevons d'un même et unique dessein de salut » et avons, en fin de compte, la même

* Eric est membre de l'équipe théologique. Il est chargé de formation.

(1) Avant-propos de « *Aperçus sur le fait juif* », numéro spécial de « *Recherches de Science Religieuse* », Beauchesne 1978.

symbolique. Sur chacune des réalités qui sont nôtres, mais qui nous viennent du peuple d'Israël, celui-ci n'aurait-il pas beaucoup à nous dire ? » (2). Le Père Bernard Dupuy qui écrit ces lignes vient de contribuer à une prise de conscience du peuple chrétien en publiant l'ensemble des textes officiels des Eglises chrétiennes parus depuis la guerre sur le judaïsme (3). Ces initiatives courageuses, prises par les responsables, ont encore à être ratifiées par les actes des communautés.

Avant tout, il faut que certaines habitudes mentales disparaissent. Un exemple : il est encore fréquent qu'au cours de sa formation religieuse, un chrétien n'entende parler du « judaïsme » qu'à titre de religion de l'Ancien Testament. Le « judaïsme » serait la religion des origines, celle d'où le Christ est sorti pour un nouvel Exode. Autant dire que le « judaïsme » est notre **préhistoire**.

Il faut répudier ce langage d'abord parce qu'il est **faux** : le judaïsme est né au cours des deux premiers siècles, œuvre de grands rabbins comme Aquiba ou Johanan ben Zakkai. C'est un anachronisme de parler de « judaïsme » à propos de l'Ancien Testament et même à propos de Jésus (4). Mais surtout c'est une manière de confiner dans un temps d'avant le temps la question posée par les juifs aujourd'hui. Exclure le judaïsme de notre présent pour n'avoir pas à recevoir son interrogation, c'est déjà presque le nier physiquement. Personnellement, je vois là un effet idéologique typique de notre chronologie chrétienne : à force de nous être habitués à compter « avant » et « après » le Christ, nous avons fini par croire que cette histoire christique qui commence sous Tibère était non pas vision d'espérance, mais **réalité**. Si notre ère est « chrétienne » comme nous le répétons, le judaïsme ne peut être qu'à l'extérieur, c'est à dire jadis !

(2) B. Dupuy « Reconnaissance chrétienne du judaïsme » dans « *Aperçus sur le fait juif* », ouvrage cité, p. 633.

(3) « *Les Eglises devant le judaïsme* », documents officiels 1948-1978 (Textes rassemblés, traduits et annotés par Marie-Thérèse Hoch et Bernard Dupuy), Le Cerf 1980.

(4) Le terme de « judaïsme » porte les traces d'un destin historique. Ceux qui se sont désignés eux-mêmes comme « judéens » (c'est à dire juifs) quelle que soit leur tribu d'origine ont voulu, par cette référence à Juda et à Jérusalem, se poser face aux païens. « Le judaïsme, en tant que distinct de la religion de l'ancien Israël, est un phénomène postexilique qui prend forme à l'époque perse, surtout grâce à l'activité de Néhémie et d'Esdras (445 à 400 environ). Le terme lui-même (2 marc 2, 21 ; 8, 1 ; 14, 33) paraît avoir été forgé par les juifs de langue grecque pour se définir face à l'hellénisme » (Article « judaïsme » du Dictionnaire de Spiritualité, Beauchesne 1975, p. IX). Le judaïsme désigne plus spécialement la formation religieuse reconstituée par les rabbins pharisiens à Jamnia, puis en Babylonie après la ruine de 70. Ce judaïsme, souvent appelé « rabbinique », constitue avec les Targums et le Talmud qu'il a consignés la souche du judaïsme actuel.

Au cours de mes études, j'ai entendu au moins trois hommes parler du judaïsme comme d'une foi dont ils se savaient contemporains : Hugues Cousin, Charles Perrot et Antoine Vanel. Je leur suis reconnaissant car ils m'ont convaincu de la nécessité d'une référence au judaïsme dans le questionnement théologique. Il serait paradoxal que nous nous efforcions d'intégrer la mise en cause de l'incroyance dans notre intelligence de la foi alors que nous y refuserions le droit de cité à la mise en cause juive. Comment sans inconscience, inviter à notre table le païen ou le musulman et chasser le juif du banquet ?

La richesse d'une ouverture théologique

... « Eux qui sont les Israélites, à qui appartient l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses et les pères, eux enfin de qui, selon sa chair, est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement, Amen. » (Rm 9, 4-5).

C'est un devoir de rechercher le dialogue avec le judaïsme vivant. Les obstacles, en apparence insurmontables (surtout en terre d'Israël), nous font préférer la rencontre avec une reconstitution archéologique de la religion des Douze Tribus. Nous gagnerions pourtant à connaître les trésors d'une foi que vingt siècles « inamicalement parallèles » n'ont pas débillité. Chacune des images dont nous nous servons aurait besoin d'être dilatée, ainsi que le suggèrent les exemples qui suivent.

La théologie de l'Écriture renonce aujourd'hui à restreindre le sens de « Parole de Dieu » à la **matérialité** des livres de la Bible. « Parole de Dieu » ne désigne pas une objectivité clôturée, mais bien l'ensemble de toutes les lectures croyantes vérifiées par l'Église. Le dialogue avec les juifs nous fera comprendre que la Bible ne nous **appartient pas** : pourquoi donc ne pas accueillir comme Parole de Dieu ce que l'Écriture a éveillé dans la tradition d'Israël depuis le Christ ? Pourquoi n'y aurait-il pas réception par l'Église de cette écoute juive ? Nous ne pouvons pas prétendre obéir aux Prophètes en faisant l'impasse sur ce que des générations de fidèles ont expérimenté de leur prédication sous prétexte qu'ils l'ont entendue dans une synagogue. Notre représentation de la Parole de Dieu est étriquée : on commence à le ressentir dans le dialogue avec l'Islam pour qui « nos » livres ont aussi servi de guide.

De la même manière, notre vision de la **Révélation** se transformera. A peu de choses près, l'économie de la Révélation de Dieu aux hommes est pensée, chez les catholiques, comme un passage continu de l'implicite à l'explicite. Ce qui demeurait voilé, mêlé, encore obscur, à l'Israël des Patriarches et des Prophètes a été mis en pleine

lumière par Jésus. « Lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous fera accéder à la vérité tout entière, car il ne parlera pas de son propre chef, mais il dira ce qu'il entendra et il vous communiquera tout ce qui doit venir » (Jn 16, 13). La transparence inaugurée par l'enseignement du Fils de Dieu achève de s'étendre jusqu'à la fin des temps, à condition de confesser Jésus. Pourquoi refuser l'Esprit aux Juifs alors que nous l'accordons généreusement - et à juste titre - à pas mal de païens ? (5). Si l'Esprit est à l'œuvre dans le cœur des juifs obéissant à l'appel de Dieu, alors l'économie de la Révélation cesse d'être ce processus homogène que nous avons cru discerner. Dieu se serait révélé à Israël jusqu'au Christ ; il se serait ensuite détourné de l'incrédulité des juifs pour se réserver à nous seuls et cette fois, sans discontinuité. Admettons qu'il y a **rupture** dans la Révélation, différences et divergences : une révélation se poursuit dans le judaïsme. Et l'Esprit gémit en bien d'autres croyances.

Un théologien contemporain souligne le renouveau que la christologie tirerait d'une plus grande considération de la foi juive (6). Là encore, il faut se réjouir aussi de ce que nous écoutons l'Islam (7). Mais que notre approche du judaïsme ne se limite pas à l'enquête sur les racines de Jésus pour donner plus de chair à notre « Jésus de l'histoire ». Ne demeurons pas sourds à ce qu'ont à dire **aujourd'hui** des juifs sur ce Jésus. Je crois que la christologie doit faire droit à la mise en cause juive actuelle de Jésus, non pas seulement au rejet de l'an 30. Faut-il sans cesse rappeler que l'histoire n'est pas le passé ; s'il y a un procès historique de Jésus, il est présent et à venir. Jésus de Nazareth appartient à d'autres qu'à nous, que ce soit pour l'aimer ou s'en défier.

La reconnaissance chrétienne du judaïsme porte des fruits aussi en ecclésiologie. Nos édifices théologiques sont trop beaux parfois. Prenant le relai du peuple élu au nom d'une élection désormais définitive, l'Eglise chrétienne se comprend comme le germe de l'humanité rassemblée, les prémisses de ce peuple uni par et pour Dieu. Mais la revendication d'Israël à être ce peuple n'a pas cessé pour autant. Cette concurrence entre Israël et l'Eglise, faut-il en prendre son parti ? Notre certitude n'a-t-elle pas à être ébranlée lorsque nous laissons entendre que l'élection divine d'Israël aurait cessé du jour où elle s'est portée sur nous ? Quel orgueil nous permet d'affirmer que Dieu a mis fin à sa prédilection pour la descendance d'Abraham et de David ? La communauté chrétienne s'est arrogé le nom d' « ecclesia » qui désignait l'assemblée de l'Exode :

(5) Cf. PASCAL. *Pensées*, éd. Brunschvicg n° 672.

(6) « Le concept d'une théologie fondamentale pratique est effectivement guidé aussi par l'intention de recueillir et de mettre systématiquement en valeur l'héritage refoulé de la religion juive (dont on ne peut se tenir quitte, à travers l'étude exégétique des textes de l'Ancien Testament) ». Jean-Baptiste Metz « *La foi dans l'histoire et dans la société* », p. 26 note 15, Le Cerf. 1979.

(7) Cf. un essai en ce sens : Roger Arnaldez « *Jésus Fils de Marie, prophète de l'Islam* », Desclée, 1980.

ainsi, elle clamait sa prétention d'avoir délogé du cœur de Dieu les émigrés du désert. Pouvons-nous continuer ainsi à nous jouer des promesses à Moïse, des alliances ? N'y a-t-il pas de notre part beaucoup de légèreté, de mauvaise foi aussi, à ne lire ces pactes et ces dires de Dieu que comme des figures prémonitoires, des images annonciatrices d'une **réalité** que nous serions seuls à vivre ? Aux juifs l'anticipation, aux chrétiens la réalisation accomplie...

Pierre Vidal - Naquet vient de le redire, les juifs ne seront pas dépossédés de la mémoire qui les met debout et leur gage un avenir (8). Dans cette mémoire, il y a le souvenir de l'antisémitisme chrétien (9). La communauté juive de France, qui est la plus forte d'Europe (environ 700 000 membres), fait de notre pays le lieu privilégié d'un dialogue de croyants. Il ne s'agit pas d'éveiller chez les chrétiens une culpabilité passive ou d'envisager une confrontation théologique à sens unique, où nous aurions tout à recevoir et rien à donner. Toute l'histoire, dans la mesure où elle est gagnée par l'idéologie, fabrique ses « absents », comme dit M. de Certeau (10) : les juifs sont les absents de l'histoire du christianisme. C'est dans la mesure où nous leur restituerons la présence à laquelle ils ont droit que nous pourrons, à notre tour, leur demander des comptes sur ce qu'ils ont fait des promesses. Toute mise en cause que n'accompagne pas, dès maintenant, un dialogue réel ne se nourrit que d'alibis.

Alibis ou vraies questions ?

« En principe, le judaïsme a sa place parmi les religions de l'empire ; en fait, Israël se refuse depuis des siècles à n'être qu'un peuple parmi les peuples, possédant un dieu parmi les dieux. Les Daces les plus sauvages n'ignorent pas que leur Zalmoxis s'appelle Jupiter à Rome (...). Aucun peuple, sauf Israël, n'a l'arrogance d'enfermer la vérité tout entière dans les limites étroites d'une seule conception divine, insultant ainsi à la multiplicité du Dieu qui contient tout ; aucun autre dieu n'a inspiré à ses adorateurs le mépris et la haine de ceux qui prient à de différents autels. » (Marguerite Yourcenar, « Les mémoires d'Hadrien », Folio, p. 253).

(8) P. Vidal-Naquet « Les juifs, la mémoire et le présent » Maspero 1981.

(9) « L'anti-sémitisme chrétien » (textes choisis et présentés par F. Lovsky) (Collection « Chrétiens de tous les temps », n° 38) Le Cerf 1970.

(10) Michel de Certeau « L'Absent de l'histoire », Mame, 1973.

Pour justifier nos réticences de chrétiens à assumer un dialogue avec le judaïsme, nous nous empressons de recourir à ce qu'on appelle de « bonnes raisons ». Pour parler clairement ; notre indignation vis à vis de certains comportements politiques israéliens est souvent de bonne foi : je n'interviendrai pas ici dans ce débat politique. Simplement, il me semble que cette réprobation politique nous sert parfois trop aisément d'alibi pour ignorer le judaïsme comme rapport à Dieu. L'idéologie dominante en Israël nous heurte à tel point que nous la rendons responsable de notre oubli des croyants juifs. Parmi les motifs qui expliqueraient notre paresse au dialogue, n'y a-t-il pas de ces fausses raisons ? N'avons-nous pas à passer au crible nos alibis ? En voici trois.

Le repli des juifs dans un sectarisme rigoureux constitue le premier alibi. Il faut avoir été victime de ce mépris des juifs, avoir été éjecté comme « goy » (païen) par eux, pour savoir que ce prétexte est un début de vérité. Des hommes profondément acquis au respect d'Israël sont revenus de séjours en Terre Sainte avec une rancune tenace. Cependant la mémoire nous fait défaut parfois : les blessures de l'histoire marquent un peuple qui n'a dû sa survie qu'à sa mémoire. Les papes en Italie ont contribué à la formation des ghettos. On fait plus de tapage en France autour des persécutions contre Cathares et Albigeois qu'à propos de la répression à l'encontre des juifs. Une communauté qui a vécu une si longue guerre d'usure finit par se barricader dans une solitude hostile. Les chrétiens, oubliant que leurs pères ont tenu, souvent par la violence, le haut du pavé, s'étonnent de recevoir quelques coups de bâton.

L'autre alibi, plus résistant, est celui que constitue l'Etat d'Israël. L'un des théologiens juifs que nous apprécions le plus certainement, André Neher, a écrit des pages difficiles à lire pour nous. « On dit communément que le mérite suprême du peuple juif consiste à avoir donné au monde un Dieu. Il faudrait ajouter : une terre. Car la singularité de l'idée divine, révélée à travers le judaïsme, n'a d'égale que celle, tout aussi remarquable, de l'idée de la Terre, élaborée, elle aussi, au sein de la pensée et de l'histoire juives. Ce « monogéisme » est d'ailleurs familier à tous les « monothéistes ». Chrétiens et musulmans savent, avec les juifs, que ni Rome, ni La Mecque, ne fondent le monde, mais que celui-ci a, selon l'expression biblique, son « nombril » à Jérusalem, et que l'organisme cosmique se développe à partir de l'embryon que constitue la Palestine » (11).

Que l'on tienne à une foi, à une langue, à une tradition, soit ; mais comment s'attacher de façon si fétichiste à une terre ? Est-ce du littéralisme biblique ? Les juifs ignorent-ils Galilée ? Nous recevons le témoignage juif à propos de la terre d'Israël comme une preuve que le judaïsme n'a pas encore atteint la notion de l'univer-

(11) André Neher « L'existence juive » Ed. du Seuil 1962 (Cf. « Israël, terre mystique de l'absolu », p. 166).

sel. Il n'est d'universalisme authentique que chrétien. Cet amour pour un territoire est une régression dans les pratiques de sacralisation archaïque : nous vivons notre foi comme une mise en cause de cette coupure du sacré et du profane. Dès lors, pour la conscience chrétienne, Israël, en sacralisant des **choses**, retourne à l'idolâtrie. Ce que nous nous autorisons à nommer la « leçon divine » de la catastrophe de 70, n'a pas été entendu. Israël est obligé de purifier son espace sacré, d'en chasser les hommes qui l'habitent, d'exorciser sa terre au mépris de l'humanité.

Lorsque de surcroît les juifs finissent par re-sacraliser un Etat, par refaire ce blocage politico-religieux de la théocratie que nous avons banni, ils achèvent de représenter pour nous l'archaïsme d'un Ancien Régime dont nous sommes péniblement sortis. Notre théologie chrétienne, catholique et protestante, a largement accueilli les thèmes de la philosophie des Lumières. Après bien des résistances, elle a fait sienne la pensée bourgeoise dans ses revendications révolutionnaires contre l'ordre politique ancien : universalisme, tolérance religieuse, laïcisation de l'Etat, désacralisation, rationalisme. Il advient que, sur la terre de Palestine, l'Etat d'Israël symbolise à nos yeux la négation de ces revendications : particularisme, intolérance vis à vis des chrétiens et des musulmans, main-mise des partis religieux sur l'Etat, sacralisation des lieux, irrationalisme et remythologisation de la vie publique. Il faut laisser au débat **politique** son autonomie propre et poser les questions sans dissimulation. Ce n'est pas mon objet ici.

Quant au débat théologique, je crois que de notre côté il ne faut pas trop vite baptiser « chrétiennes » des idées et des valeurs qui sont plus le fait de la pénétration de l'idéologie bourgeoise démocratique dans le discours chrétien, qu'un héritage de la tradition. L'interprétation perspicace du sionisme et sa distinction d'avec le judaïsme doit s'accompagner d'une auto-critique vigilante de notre propre discours théologique dominant. Il faut se féliciter de voir l'Eglise catholique s'engouffrer dans la lutte pour les Droits de l'Homme : en se rappelant qu'il y a un siècle, la même Eglise combattait farouchement cette position... (12). Il n'est pas toujours certain que nos questions et critiques vis à vis du judaïsme émanent du pur Evangile de Jésus Christ : elles peuvent tout aussi bien être une réaction de l'esprit du temps qui ne souffre pas l'inactualité, l'anachronisme des formes de vie sociale instaurées en Israël...

« Ayant déjà pris quelque distance vis-à-vis des évidences, nous sommes préparés aux surprises d'un monde qui se réoriente. S'acceptant lui-même selon une double dimension, puisque c'est Dieu qui est Un, non pas l'homme, le chrétien sera prêt à reconnaître la double dimension du juif, lui aussi errant

(12) Cf. Spiritus n° 79, mai 1980 « Evangélisation et droits de l'homme ». En particulier : J. Regnier « Droits de l'homme, aspects historiques » (pp 115-127), et B. Quelquejeu « Les Droits de l'homme, idéologie ? Tradition ? Exigence ? » (pp 200-216).

et universel. Il verra le juif comme lui-même et lui reconnaîtra enfin la qualité d'être, lui aussi, particulier et universel » (13).

La dénomination théologique « Ancien Testament » a inscrit en nous l'idéologie d'un Israël exclusivement « antique ». Reconnaître le judaïsme équivaut, pour nous chrétiens, à le libérer de sa relégation archéologique pour le recevoir dans son actualité. L'entreprise ne se restreint pas à la soumission au fait juif incontournable : elle appelle la recherche du lien, de la parenté. Nous sommes invités à nous désapproprier de l'Ancien Testament, à le reconnaître comme Premier Testament, à écouter des voix juives et musulmanes. Quand penserons-nous, à nouveaux frais, les rapports du Nouveau Testament à l'Ancien ? Jusqu'ici, nous avons parfois cru à ce second testament comme à l'unique clef de lecture de la Loi et des Prophètes : quelle est leur clef à eux ?

Nous sommes leurs débiteurs : ils sont l'olivier franc alors que nous ne sommes que des sauvageons. « Mais si quelques-unes des branches ont été coupées, tandis que toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi les branches restantes de l'olivier pour avoir part, avec elles, à la richesse de la racine, ne va pas faire le fier aux dépens des branches. Tu peux bien faire le fier ! Ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte » (Rom, 11, 17-18). Nous reconnaissons le judaïsme, non pour entretenir désormais une édifiante conversation à deux mais, comme le dit P. Beauchamp, pour que la parole surgisse **entre tous**. Le partage entre chrétiens et musulmans n'a-t-il pas comme condition de possibilité la réception par les chrétiens de la lecture juive de la Bible ? (14) Répéterons-nous sans hésitation ce qu'écrivait Daniel Rops, dans son histoire de l'Eglise, à savoir que Mohammed n'a reçu l'Ecriture que de la main des « hérétiques » mettant par là, dans le même panier, les chrétiens nestoriens et les juifs pieux dont il a écouté la prédication ?

Si juifs et chrétiens communient dans la même Parole divine et s'affrontent dans une différence indépassable et douloureuse, c'est pour que l'humanité entière ait accès à cette Parole, en fasse sa nourriture. « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère de peur que vous ne vous preniez pour des sages : l'endurcissement d'une partie d'Israël durera jusqu'à ce que soit entré l'ensemble des païens. Et ainsi tout Israël sera sauvé... » (Rom. 11, 25-26).

(13) Paul Beauchamp « *Etre un héritier de la Bible* » (Le trait d'union judéo-chrétien) *Etudes*, février 1981 (pp 239-255).

(14) « Il y aurait surtout à montrer que cette recherche ne concerne pas que cette fraction des chrétiens qui est de fait en relation avec Israël. Elle est presque un passage obligé pour ceux qui sont en relation avec l'Islam ». B. Dupuy dans « *Aperçus sur le fait juif* », numéro déjà cité p. 636.

Un livre : " La Foi dans l'histoire et dans la société "

C'est un livre de J.B. Metz, un théologien allemand.

Il a été traduit en français et édité aux éditions du Cerf, il y a quelques mois.

Ce livre a retenu l'attention

des membres de l'équipe théologique de la Mission de France.

Ils nous font part, ici, de leurs réflexions et nous incitent à en entreprendre la lecture.

Nous faisons précéder ces réflexions de l'écho que nous donne Pierre Germain,

de l'équipe de Compiègne, après sa lecture personnelle.

Voici quelques mois déjà que j'ai refermé ce livre.

Je n'ai jamais été tenté de m'arrêter en chemin.

Même si, dans le 1^{er} tiers, il fallait s'accrocher.

Même si, dans les deux autres tiers, je suis resté sur ma faim.

La première partie du chemin, c'est une progression, coupe-coupe en main, pour se faire un sentier en forêt vierge ; un sentier au travers de nos forêts théologiques (Dieu sait si leurs sous-bois n'ont rien de comparables à ceux de la forêt de Compiègne !). Un sentier qui me paraît parallèle au sentier fréquenté par la lecture « matérialiste » de l'Évangile.

Pour découvrir — comme une évidence — que le travail théologique, c'est-à-dire la foi telle qu'elle est transmise, dans son contenu théorique et pratique, nous dit bien quelque chose de Dieu, mais quelque chose de Dieu tel que l'a compris, « digéré », l'homme bourgeois, issu du XIX^e :

— maître des relations économiques : dominant et non dominé,

— éclairé par la philosophie des Lumières : raisonnant et non passionné.

Cela donne envie de refaire toute l'histoire de la foi, des Évangiles à aujourd'hui, du point de vue des acteurs croyants.

Cela me convainc — si nécessaire — que s'impose à nous de réengendrer, de nos pratiques, un discours de Foi.

Des pratiques et un discours, qui pour avoir un impact réel dans l'histoire, la nôtre pour commencer, doivent prétendre endosser — à tort ! — une qualité d'universalité qui échappe par définition à toute pratique et à tout discours situé.

Le reste du chemin m'a laissé sur ma faim.

D'abord, sans doute, parce qu'il suggère des pistes à partir de ce terre-plein. Je préfère qu'on me fasse visiter, plutôt qu'on m'y invite. C'est plus facile.

Ensuite, et surtout — peut-être —, parce qu'on y dresse quelques bornes sur le chemin, quelques repères pour une « bonne » réappropriation de la foi, qui ne l'ampute pas de l'essentiel.

Je reçois cette invitation comme une nécessité, pour nous, de faire moins mal que ceux qui nous ont précédé, pour être témoins « moins infidèles » du Mystère de Dieu.

Mais je ne suis pas du tout sûr de mieux y arriver qu'eux. Parce que malgré toutes les mises en garde, je reste, moi aussi, matérialistement et idéologiquement, très situé.

Et c'est tant mieux ! Ou plus exactement, très normal. Toute théologie est « pratique ». C'est sa richesse et sa limite.

Avec tous ceux qui sont sur le même terrain que moi — ou plus modestement — derrière ceux qui, en Amérique latine ou ailleurs, tracent un nouveau chemin de foi, vivent un nouveau chemin de Croix, réussissons-nous à faire valoir que nos chemins particuliers sont parmi les moins mauvais qui existent pour prétendre avoir valeur d'universalité ?

J'en reste persuadé.. Toute théologie est « apologétique » aussi.

Ce n'est pas moi qui le dit. C'est J.B. Metz.

Bref, un livre à lire — même s'il faut en prendre le temps ! et peut-être à re-lire — si on en a le loisir.

Pierre Germain

La lecture de l'ouvrage de J.B. Metz, traduit récemment en français : « La foi dans l'histoire et dans la société », n'est pas de celles qu'on fait par délassément, ou en profitant d'un instant de libre. Un langage un peu difficile, un plan dont la clarté n'est pas évidente, rendant cette lecture parfois un peu ardue. Que ces obstacles toutefois n'en découragent pas la lecture : parce qu'ils sont surmontables d'une part, mais surtout parce que l'auteur se situe dans la ligne d'un engagement du chrétien auprès des laissés-pour-compte et que ce qu'il dit en théologie, en ce sens, ouvre des perspectives intéressantes. Ce livre peut aider à une meilleure expression de la foi dans un engagement authentique auprès des exploités.

Justifions ce point de vue.

L'entreprise de Metz est à la fois critique et constructive. Critique parce qu'il met en cause une certaine conception du sujet et de l'histoire ; constructive parce qu'il essaie de décrire ce que peut être une théologie qui ne soit pas victime des travers qu'il dénonce.

Un sujet abstrait

La première critique, celle d'un sujet abstrait, est développée dans la première partie de l'ouvrage, probablement la plus difficile. Metz s'y attaque à l'Aufklärung, ou philosophie des Lumières, dont Kant est le représentant le plus illustre dans l'Allemagne du 18^e siècle.

De façon magistrale et nouvelle, Kant a mis en évidence le rôle du sujet individuel aussi bien dans la connaissance que dans l'action. Tandis que les philosophies antérieures avaient réduit la connaissance au seul spectacle d'un monde ordonné, extérieur au sujet, Kant montre au contraire que ce sujet joue un rôle en participant à la détermination de l'objet. L'espace, le temps, la capacité d'isoler des objets, ce ne sont pas des choses qui existent hors de nous mais seulement des façons dont le sujet construit le monde qu'il appréhende. De même, en morale, nous ne suivons pas des lois qui seraient établies, indépendamment de nous, dans la nature, mais nous devons répondre à des impératifs dictés par notre seule conscience.

Si nous nous permettons ce rappel, c'est qu'il y a là un système philosophique qui va bouleverser toute la culture européenne dans le sens d'une émancipation du sujet. L'homme n'est plus seulement un pion dans un monde créé et réglé en dehors de lui : le sujet humain, la raison se voit donner une place centrale, et dans la connaissance et dans l'action, pour la transformation du monde. Il y a chez Kant le germe de toutes les philosophies qui, combattant le fatalisme, appellent l'homme à sa responsabilité pour la construction de l'avenir.

Mais cette philosophie recèle aussi un danger, et il nous semble que c'est le mérite de Metz de nous alerter sur les risques qu'une telle philosophie peut comporter.

Pour Kant en effet, la raison est une ou universelle, identique dans le temps et dans l'espace. L'homme ne change pas et sa raison apparaît comme immuable dans ses fonctions et ses possibilités. C'est ce qui explique l'accueil très favorable de la théorie kantienne par la bourgeoisie de cette époque, à la veille de la première révolution industrielle. Kant permettait en effet de justifier un double aspect de ce que vivait alors la bourgeoisie : l'émancipation de l'homme par rapport à la nature d'une part, et d'autre part l'aspect universel de cette domination. Le bourgeois incarnait enfin le sujet universel, maître de la nature. La révolution bourgeoise est l'accomplissement de l'hom-

me parvenu à sa pleine maturité, enfin constitué comme individu libre de lui-même. Ce sujet de l'époque des Lumières peut ainsi, dans son assurance, s'affranchir de la tradition, de même que toute autorité extérieure en matière philosophique, morale ou religieuse, puisque c'est en lui-même qu'il puise les principes de sa connaissance et de son action.

Une telle façon de voir nie évidemment tout un aspect de la réalité. En se prenant ainsi pour l'homme universel, le bourgeois niait toute existence propre à celui qu'il commençait à exploiter. C'était nier les conflits sociaux ou du moins les mécanismes d'exploitation. Metz parle d'une « domination abstraite du sujet », ou encore d'un « processus de privatisation et d'embourgeoisement ».

Or, c'est ce processus qu'il veut dénoncer pour sortir la théologie de l'ornière où elle s'est enfoncée depuis lors. En parlant de sujet, en insistant sur la foi individuelle, la théologie s'est inscrite dans la percée ouverte par Kant, mais elle s'est aussi enfermée dans l'idéologie de la bourgeoisie naissante. Contre un tel discours sur le sujet abstrait, sur la raison, Metz rappelle le conditionnement social de tout homme. Si Kant a eu raison de mettre en évidence l'initiative qui peut appartenir à l'individu, il faut aussi souligner le façonnement de tout homme par le groupe social auquel il appartient dans un espace et à une époque donnée. Il n'y a pas un sujet abstrait qui échapperait au temps : il y a des individus conditionnés par leurs milieux sociaux et par les représentations que ces derniers véhiculent.

Une histoire oubliée de la souffrance

Nous rejoignons ici la seconde critique majeure que l'on trouve dans l'ouvrage de Metz : elle vise toutes les philosophies ou toutes les théories de l'histoire qui prétendent en donner le sens définitif. Et, ici, Metz s'en prend, comme les philosophes allemands de l'École de Francfort (Adorno, Horkheimer et Habermas aujourd'hui) à toutes les visions évolutionnistes et technocratiques de l'histoire, uniquement attentives à la domination progressive de l'homme sur la nature. Cette conception de l'histoire, qui fortifie les chantages de la société moderne, est une reconstruction qui fait tomber beaucoup de choses dans l'oubli : à la fois des épisodes du passé où des hommes ont payé cher ce progrès et, en même temps, tous ceux qui, encore aujourd'hui, sont victimes de cette évolution de la société. Contre l'histoire des vainqueurs qui ne retrace que les épisodes où se lit la maîtrise progressive de la technique sur la nature. Metz se veut attentif à toutes les souffrances qui ont marqué cette histoire et ont été oubliées. Contre l'histoire abstraite, le théologien doit faire mémoire de la souffrance de certains hommes dont on ne parle plus aujourd'hui. Metz parle encore de la solidarité que nous devons maintenir aussi bien avec ceux que la mort a rendu muets qu'avec ceux qui souffrent aujourd'hui encore.

Cette critique nous semble fondamentale à un double point de vue :

- d'une part, nous avons peut-être, là, le moyen le plus sûr d'éviter les discours abstraits et totalitaires qui reconstruisent l'histoire de façon abusive. A ces théories, Metz oppose des hommes concrets, il rappelle la souffrance de ceux qui ont été les vaincus. Tant qu'un homme souffrira, nulle vision de l'histoire ne pourra crier victoire.

Ce point de vue nous permet peut-être de situer la position de Metz par rapport au marxisme. Ce serait une acception critique qui n'aurait pas cette prétention, fréquente aujourd'hui, de l'avoir « dépassé ». En critiquant le sujet abstrait, Metz se situe bien dans la mouvance du matérialisme et il reprend à son compte toute la critique que ce dernier a fait des rapports sociaux. Mais, en même temps, il met en garde les marxistes contre une déviation qui les guette, celle de faire à leur tour une nouvelle histoire des vainqueurs qui braquerait les projecteurs de l'histoire sur de nouvelles figures, les militants du mouvement ouvrier, laissant dans l'ombre d'autres figures, considérées comme moins pures aux yeux des historiens marxistes dont la visée serait trop sélective par rapport au passé. Sur ce point, le théologien se veut en dialogue ouvert avec les marxistes.

- Au plan théologique d'autre part, il y a là aussi quelque chose qui est fondamental. La foi ne nous procure pas une vision triomphaliste de l'histoire reposant sur la révélation d'un sens abstrait. La foi chrétienne naît au pied de la croix. La théologie s'origine dans la mémoire de la passion et de la mort de Jésus Christ. La foi s'enracine dans cette souffrance. Non pour s'y complaire morbidelement mais pour toujours n'envisager le salut qu'en référence à cette réalité incontenable, en refusant de la gommer. Metz rejoint ici la Tradition et rappelle une réalité trop absente de certaines fresques théologiques.

Une théologie fondamentale pratique

Critique du sujet abstrait de l'époque des Lumières, critique d'une vision abstraite de l'histoire : au travers de cette double critique, nous voyons apparaître le projet de Metz, ce qu'il appelle une « théologie fondamentale pratique ». Il s'agit en somme, pour reprendre le titre de l'ouvrage, de replacer la foi dans l'histoire et dans la société.

Dans une histoire qui ne soit pas interprétation abstraite, mais compte rendu, narration de toutes les tentatives passées de l'homme. Il s'agit de rendre à l'histoire son épaisseur et son sérieux ; d'en faire, non la réalisation d'une entité préconçue de toute éternité, mais le lieu où l'homme se construit peu à peu, où le sujet se constitue dans le risque. Metz insiste à plusieurs reprises sur le caractère narratif de la théologie, et sur les catégories de souvenir et de récit. Faire mémoire du passé, l'évocation des « souvenirs dangereux de la souffrance », et de celle de Jésus Christ en premier lieu, ce n'est pas pour le théologien quelque chose de second, destiné à illustrer une thèse.

Souvenir et récit sont le lieu où s'origine toute réflexion chrétienne. La théologie n'a pas à produire une vision lénifiante et abstraite d'un salut dont on serait assuré. Elle doit rendre compte de l'histoire passée de l'homme situé en vis à vis de Dieu ; faire mémoire de toutes les souffrances qui ont jalonné notre passé, mais aussi de l'avenir qui s'offre à nous avec toutes les virtualités qu'il comporte. C'est dans l'histoire, par le récit et la mémoire que l'homme peut puiser les raisons de croire. Ce n'est pas en spéculant sur un sens caché de l'histoire que nous n'aurions qu'à illustrer par des exemples.

Dans cette ligne, on peut souligner ce que le théologien allemand écrit sur Dieu. Pour lui, Dieu est d'abord une catégorie pratique. Il se définit par ce qu'il opère, par ce qu'il rend possible. « Penser Dieu, écrit Metz, cela modifie nos besoins et nos intérêts » (p. 70).

Cela peut sembler court aux habitués de la spéculation sur les attributs de Dieu et sur les preuves de son existence. Mais nous rejoignons, là, le Dieu de l'Ancien Testament, celui qu'on ne peut voir en face mais qui ouvre un avenir pour son peuple, celui qui lance le peuple dans l'exode vers la Terre promise. Plutôt qu'un être dont on pourrait définir les attributs, Dieu apparaît comme celui qui nous appelle à un incessant cheminement où nous découvrons les virtualités qui sont inscrites en nous.

Replacer aussi la foi dans la société, Metz dénonce les discours de foi, donneurs de leçons, qui se placent à côté de la société pour délivrer la bonne parole. Nous vivons une société conflictuelle qui chemine à travers les contradictions. L'Eglise n'est pas extérieure à ces conflits ; elle doit être dedans, prendre parti pour ceux qui souffrent ou sont oubliés dans les visions optimistes de l'évolution, quelles qu'elles soient. Metz parle de « praxis ». Le chrétien doit être sujet des processus historiques et sociaux de son époque et il doit l'être à part entière. Non du côté des vainqueurs, mais plutôt de celui des laissés pour compte.

De même qu'il insiste sur les catégories de récit et de souvenir, Metz insiste ici sur la catégorie de Solidarité. Cette solidarité avec des hommes concrets n'est pas un aspect parmi d'autres de notre foi. Elle en est constitutive, essentielle.

Tout ceci a peut être déjà été ressenti, ça et là, et particulièrement dans les théologies de la libération qui se sont développées en Amérique du Sud. Mais Metz le formule d'une façon neuve et approfondie. On peut éventuellement discuter sur l'emploi qu'il fait - toujours lié cependant aux catégories de solidarité et de pratique - de la catégorie de sujet dont il a montré l'ambiguïté ; mais ce qu'il écrit sur le danger d'un sujet abstrait, sur une vision de l'histoire, elle aussi trop abstraite, sur le caractère narratif de la théologie, sur l'importance de faire mémoire de la souffrance, tout cela nous semble important et aller dans la ligne d'une nouvelle expression de foi, liée à un engagement dans une histoire et dans une société prises au sérieux. Le livre n'est pas toujours facile à lire. Ceci cependant ne doit pas nous écarter d'une lecture qui ouvre des pistes importantes.

L'initiative dont nous nous faisons l'écho est partie de l'Arbresle en février 80 à la suite d'une rencontre œcuménique de chrétiens insérés dans des réseaux divers.

Au vu des premières signatures publiées, ceux qui la promeuvent viennent principalement de la Vie Nouvelle, des Dominicains, de la Lettre, de Chrétiens pour le Socialisme, des aumôneries de l'Enseignement Public... sans oublier la présence de quelques représentants de mouvements d'Actions Catholiques.

Malgré certaines limites — la représentation minoritaire par exemple d'une veine populaire urbaine et rurale — cette initiative mérite d'être connue. Elle exprime un ras-le-bol devant le morcellement et le cloisonnement de différents collectifs ecclésiaux. Surtout, après tant de discours et de bonnes intentions, elle risque une pratique effective de confrontation et de communion entre chrétiens différents. Ce passage à l'acte est à souligner : il n'est pas fréquent.

« Chantier 81-82 » consiste en des rencontres résolument décentralisées, locales et régionales, de mise en commun, de confrontation et d'élaboration entre chrétiens aux prises avec les problèmes et les luttes de notre temps et qui ressentent l'urgence d'une communication mutuelle de la foi à la base. Ces rencontres aboutiront à un rassemblement national à la Toussaint 82.

Il s'adresse à tous ceux qui se sentent concernés par le renouveau de la foi chrétienne de toute confession, appartenant à des groupes ou isolés.

Il leur propose :

- des correspondants locaux qui permettront à tous ceux qui se déclareront intéressés de se connaître les uns les autres, par région,
- un comité national et international d'animation et un secrétariat qui communiqueront aux groupes qui se réunissent les comptes-rendus des autres groupes ; fourniront des éléments de travail pour les rencontres ; organiseront le rassemblement de la Toussaint 82.

Ce que chantier 81-82...

... ne veut pas être

une organisation centralisée qui définirait d'avance une plate-forme commune ou des directives de pensée et d'action ;

une fédération d'organisations existantes, mandatée par elles ;

un regroupement de mécontents n'ayant en commun que la contestation des formes présentes du christianisme ;

des cercles d'études, absorbés par l'analyse et la rédaction de documents ;

des réunions amicales éprises d'échanges de vues en pure gratuité ;

un sondage d'opinion, soumis ultérieurement à l'analyse des sociologues ;

veut être

mais un vaste courant d'échanges et de confrontations, où tout ce qui se cherche et se réalise à la base peut se dire, sans être aussitôt rejeté ou canalisé et peut se faire connaître pour se manifester collectivement.

mais une convocation temporaire de chrétiens, appartenant ou non à des organisations, qui se rencontrent en leur propre nom, sans engager d'autres qu'eux-mêmes.

mais une communication mutuelle des intuitions, des convictions et des expériences par lesquelles des chrétiens ébauchent déjà l'avenir de la foi.

mais des confrontations de situations vécues donnant lieu à comptes-rendus à seule fin de permettre la communication de groupe à groupe.

mais des lieux d'élaboration mutuelle d'un avenir pour la foi, n'évitant pas les affrontements, les explications franches, les risques de rupture, le travail de la réflexion.

mais un engagement de chacun et de tous où la parole échangée - voire la prière et la fraternité concrète - est déjà une action et renvoie à l'action.

Quelques adresses de correspondants régionaux :

Région Franche-Comté

M.M. Dumont, 26, rue Romaine, 25400 Audincourt

Région Midi-Pyrénées

G. et J. Froiture, 40, rue du Midi, 31400 Toulouse

Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Jean-Louis et Françoise Rastoin, Rebuty, 13700 Gignac

Région Languedoc-Roussillon

Max Brun, 1 bis, rue Titus, 30000 Nîmes

Communauté du Moulin de l'Oulme, St-Jean de Marvéjols 30430 Barjac

Région Aquitaine

Rosy Faure, 26, rue Fr.-Roosevelt, 33700 Mérignac

Région Picardie

Françoise Verges, 10, rue Gambetta, 60100 Nogent-sur-Oise

Région Nord - Pas-de-Calais

Gérard et Jacqueline Fache, 33, rue Jules Delsart, 59300 Valenciennes

Paris

Yvette Tournadre, 39, Square Montsouris, 75014 Paris

Région Parisienne

Agnès et Roger Parmentier, 126, rue Hoche, 93100 Montreuil

Région Ile-de-France

A. et P. Robert, 33, rue Pierre Brossolette, 78330 Fontenay-le-Fleury

Région Pays de Loire

Eric Vergniol, la Fraternité 1, rue Ile-de-France, 44600 St-Nazaire

Région Centre

Gérard Drapeau, 287, Faubourg Bonnier, 45000 Orléans

Région Bretagne

François Taburet, 103, avenue Gambetta, 29219 Le Relecq-Kerbuon

Région Savoie - Haute-Savoie

Louis Revel, « Le Vernay », St-Maurice de Rotherens, 73240 St-Genis-sur-Guiers

Région Rhône - Alpes (sauf Savoie)

Jean Vimort, 6, avenue Adolphe-Max, 69005 Lyon

SECRETARIAT : CHANTIER 81-82, B.P. 105, 69210 L'ARBRESLE

BULLETIN DE RÉABONNEMENT

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS MISSION DE FRANCE B.P. 124 - 94121 FONTENAY-S-BOIS cedex

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

● Pour votre abonnement 1981, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s)

- | | | |
|------------------------------------|------|--------------------------|
| — Lettre aux Communautés ordinaire | 60 F | <input type="checkbox"/> |
| de soutien | 80 F | <input type="checkbox"/> |
| — Au-delà de l'hexagone (1) | 40 F | <input type="checkbox"/> |
| — Vin nouveau (2) | 30 F | <input type="checkbox"/> |

● Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage

Si vous le désirez, si vous le pouvez.

Prénom, Nom, adresse :

● Nous pouvons vous envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.

Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de « Lettre aux Communautés », C.C.P. Paris 21 596 44 V

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ frs

(1) Dossiers d'information sur des sujets d'actualité, et en lien avec les problèmes des pays du Tiers Monde. Exemples : l'Agro-business, le Brésil, l'énergie...

(2) Une revue faite par des jeunes, pour des jeunes, en lien avec la Mission de France.